

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



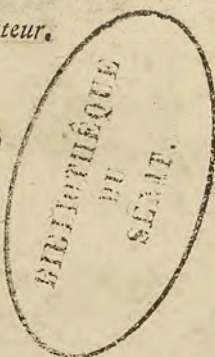
LES  
DÉCIUS FRANÇOIS,  
TRAGÉDIE.

OU  
LE SIEGE DE CALAIS,  
SOUS PHILIPPE VI.

*Par M. DE ROZOL.*

SECONDE ÉDITION.

*Revue & corrigée par l'Auteur.*



A PARIS,

Chez CUISSART, Libraire, Quai de Gesvres,  
à l'Espérance.

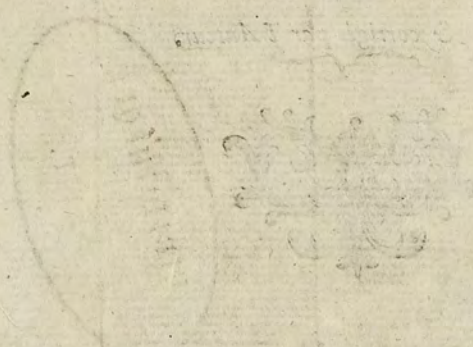
---

M. DCC. LXVII.

ESTABLISHED  
1800

OF  
THE  
CITY OF NEW YORK

AND  
COUNTY OF NEW YORK  
IN SENATE  
JANUARY 1800



NEW YORK  
JANUARY 1800  
M. D. C. C.





A MONSEIGNEUR  
LE DUC DE GRAMONT,  
PAIR DE FRANCE.

**M**ONSEIGNEUR,

*C'EST pour la seconde fois que je  
vous fais hommage de cette Tragédie;  
mais c'en est un à votre amour pour  
les Arts, bien plus qu'à votre rang.*

*Vous ne vous contentez pas de les aimer, vous les cultivez encore. L'esprit dans ce siècle est une maladie épidémique: on en auroit même quand on ne voudroit pas en avoir; mais le goût est le creuset où on l'éprouve, & cette épreuve est ce qui fait votre gloire. Il est une Christine célèbre dans l'histoire des Arts & de la Philosophie, pour les avoir préférés aux Grandeurs. Je ne fais qu'indiquer, MONSEIGNEUR, ce qui seroit le sujet d'un Panégirique, si vous me permettiez, en parlant de vous, de donner autant à mon zèle qu'à la vérité.*

*J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur,

DE ROZOI.



## P R E F A C E

**L**ES Auteurs sont comme les Amans. L'objet de leurs complaisances, qui leur coûte le plus de regrets & de combats, est celui qu'ils aiment le plus tendrement. Une simple Préface est devenue pour moi la cause de plus d'une disgrâce, & l'Ouvrage qu'elle précédoit a été frondé par mille gens qui ne l'avoient jamais lu. Comme la premiere édition en a été supprimée, je le redonne au Public. Les peines qu'il m'a coûté semblent me le rendre plus cher; je veux le faire connoître à cette partie du Public qui ne le connoît point, & prouver à celle qui l'a lu, que j'ai travaillé à mériter, ou sa premiere indulgence, ou ses nouvelles critiques.

Je n'ai rien changé à mon plan; il n'est pas aussi difficile, que bien des gens le croient, de donner du merveilleux & de l'incroyable. Il ne faut pas que l'on fasse naître les situations pour le sujet: elles doivent naître du sujet lui-même. Je pourrois dire des coups de théâ-

tre, ce que j'ai dit ailleurs des coquettes.

C'est une énigme un peu riante,  
Mais qui cesse d'être piquante,  
Dès qu'on en a trouvé le mot.

J'ai voulu que dans ma piece l'Episode ne formât point l'intérêt principal ; j'ai voulu que l'action fût une, simple dans sa marche, vraie dans ses situations. On hafarde chaque jour de nouvelles dissertations sur l'art dramatique. Eh ! que sont donc les discours de *Cornille* sur les trois unités, s'ils ne sont point le vrai code de législation pour le Théâtre. La progression de l'action, l'accroissement de l'intérêt sont les premieres Loix établies par tous les grands Maîtres qui ont écrit sur ce sujet. Voici comme je m'y suis conformé.

Le sujet de ma Tragédie n'étoit ni l'amour de quelque Héros, ni le Siège de Calais en général, c'étoit le dévouement des Calaisiens. Mes *Décus* ne sont point tout le peuple de Calais, ce sont quatre Citoyens plus valeureux que les autres ; le premier d'entr'eux est *Eustache de Saint-Pierre*. Je l'ai mis aux prises avec l'amour filial, avec la tendresse pa-



ternelle & conjugale. Le Patriotisme est toujours combattu par la nature ; il s'arrache à sa femme, à sa mere, à son meilleur ami, à ses enfans. J'ai préféré le sentiment à l'esprit.

J'aurois désiré faire paroître *Edouard* plutôt, afin de lui donner un rôle plus brillant, plus propre à développer son caractère ; mais j'ai fait deux réflexions qui m'en ont empêché.

1°. Le Role d'*Edouard* eût été tout en dialogue, & point en action. Une fois maître de Calais, tous ses entretiens avec les Calaisiens étoient inutiles, & ne pouvoient être que des dissertations politiques très-peu liées au sujet.

2°. Il falloit, pour le faire parler beaucoup, le mettre sur la scene au troisieme acte. Il falloit alors placer le dévouement des Calaisiens au second, & différer leur supplice ou leur pardon, par nombre de petits incidens extraordinaires.

Cette maniere de composer, en multipliant les accessoires m'a toujours paru froide & sèche. Que l'on compare la maniere dont *Raphaël* & *Jouvenet* ont traité la pêche miraculeuse. L'un a multiplié les incidens : une foule

de personnages remplissent son tableau ; beaucoup de filets , un nombre prodigieux de poissons. Dans le tableau de Raphaël il n'y a que trois figures ; mais la seule figure de saint Pierre annonce le miracle , son auteur , la reconnaissance du Disciple & la grandeur du Maître.

Qu'on voye le déluge peint par le *Poussin*. Quelle simplicité ! mais quelle vigueur d'expression ! Quelle sublime horreur répandue dans ce chef-d'œuvre , qu'on ne peut regarder sans frémir ! Quoi de plus simple que l'action de cette Tragédie d'*Œdipe* , qui a fait l'admiration de la Grece entiere ?

Plus on admire ces grands Maîtres , & plus on travaille en tremblant. Je crois voir un Voyageur qui , arrêté dans sa course par une montagne élevée , croit qu'il aura atteint les limites du monde , quand il sera parvenu au sommet de cette montagne. Que d'efforts pour y parvenir ! . . . il y est arrivé ; l'Univers semble s'étendre ; il n'est parvenu si haut que pour voir naître comme un second Univers. Plus il monte , plus il découvre ; les arts font ce pays de découvertes.

Combien on est étonné , quand après avoir



rassemblé toutes ses forces, pour atteindre au merveilleux d'une *fable* bien compliquée, on voit devant soi tout le pays de la belle nature à parcourir ! On n'est qu'au premier pas, qu'on croyoit être au bout de la carrière. Je l'ai dit dans mon *Epître* à une jeune débutante au Théâtre François.

L'art n'a jamais que de foibles succès :  
Parmi les Grands, au Parnasse, à Cithere ;  
Il est un foible & stupide vulgaire,  
Qu'on éblouit toujours à peu de frais ;  
Mais il n'est point de bien durable ivresse :  
Les gens de goût se font entendre enfin,  
Le faux jour tombe, & le prestige cesse :  
Un œil trompé n'en est que plus malin.  
On se défie, & l'opinion change ;  
On examine, on juge de plus près :  
Le repentir fait naître les regrets,  
Et du Public l'amour propre se venge.

J'ai donc, d'après mes réflexions, préféré l'intérêt de la nature à celui de la politique, & je puis dire aussi que cette marche si naturelle m'a fourni le dénouement le plus heureux. Il falloit un trait frappant d'héroïsme, pour triompher de l'ame inflexible d'Edouard : le moment où cette Julie coupable par trop de tendresse, qu'on a pleuré pendant deux

actes, jette le casque qui couvre ses traits, se précipite dans les bras de son mari, de sa mere, de son frere; ce moment m'a toujours paru aussi nouveau que pathétique. Edouard a une parole à tenir; Talbot est saisi d'admiration & d'amour; Edouard lui-même s'attendrit, en voyant Julie & sa mere se disputer l'honneur de mourir, & donner chacune des raisons pour être préférée, puisqu'une femme est admise au rang des dévoués.

Le caractère de cette mere étoit un peu trop féroce. Je l'ai adouci en beaucoup d'endroits, j'ai motivé son caractère, & d'ailleurs elle n'est point plus inflexible que tant de Spartiates dont l'histoire fait mention avec éloges.

J'ai corrigé nombre de vers; j'ai refait des Scènes & des tirades entières; j'ai motivé quelques incidens que je n'avois point assez détaillés; mais je n'ai point représenté tout le Peuple de Calais se dévouant au même instant, parce que ce moment de la piece, qui est le moment où tout doit se rapporter, n'offriroit plus Eustache dans le jour brillant où il doit paroître, puisque tous ses Citoyens lui seroient égaux en valeur. Je n'ai point voulu d'ailleurs manquer l'effet terrible que produi-



roit l'instant de silence qui doit être entre le discours d'Eustache, mettant son épée aux pieds du Gouverneur, & les paroles qu'il adresse à sa mere, en voyant la consternation du peuple.

La Ville est de nouveau en danger; nouveau sujet d'intérêt & d'allarmes, nouvelle raison pour consacrer la bravoure de l'intrépide de Vienne, qui offrit aussi d'être un des Dévoués; trait d'héroïsme que je me ferois fait un crime de ne point adopter dans mon Ouvrage. Les Héros sont si rares qu'on ne peut trop se donner de garde d'en diminuer la liste.

Qu'on se représente au lever de la toile, de Vienne entouré de tout le Peuple & de tous les Soldats, haranguant ses Citoyens au nom de son Maître, & leur ordonnant de sa part de se rendre, si les offres d'Edouard ne sont point ignominieuses; bien-tôt le Capitaine Anglois entrant sur la scene; son discours, les réponses du Gouverneur & d'Eustache, la résolution prise d'aller tous mourir au milieu des ennemis; & celle d'Emilie, d'ensevelir toutes les femmes sous les ruines de la Patrie; & qu'on juge, si cette assemblée

auguste n'offre pas un spectacle aussi brillant qu'intéressant.

La tendresse de Julie, son entretien avec ce Talbot, qui l'aime, sa faute en engageant toutes les femmes d'empêcher leurs maris d'aller à une mort certaine, la rendent doublement coupable. La Loi la condamne à la mort, & on l'y conduit.

Cet épisode n'occupe qu'un acte & demi, & alors la paix proposée, les conditions de cette paix, le dévouement des Calaisiens, la fureur de Talbot sur la mort de celle qu'il aime, l'entrée d'Edouard dans la Ville, sa scène avec le Gouverneur constituent l'action elle-même. Cette Emilie, qui parle avec tant de force dans les autres actes se tait alors, parce qu'elle ne doit point sçavoir discuter les intérêts des Rois; parce qu'une femme peut, comme mere, avertir son fils de ses devoirs; mais doit, comme sujette, se taire devant un Monarque, & laisser au Ministre de son Roi le soin de discuter ses intérêts & de parler au nom de la Nation. Elle ne parle plus que pour demander la mort; & quand Edouard sommé de tenir sa parole, peut en être pressé sans qu'on manque à sa qualité de Roi.



J'aime cet endroit de la Préface de Britannicus, où son illustre Auteur dit : *Pour peu qu'on voulût trahir le bon sens, la chose seroit aisée : au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidens, qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'une infinité de déclamations, où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple, quelque Héros qui se feroit haïr de sa maîtresse de gaïeté de cœur ; une femme qui donneroit des leçons de fierté, de politique à des conquérans, &c.*

Que de leçons importantes renfermées dans cette seule citation ! Elle proscriit & les Tirades épiques, & les Sentences empoulées, & les situations qui sacrifient même une seule des unités ; parce que la diction de l'Epopée & celle de la Tragédie ne doivent pas être la même ; parce que les maximes doivent être fondues en raisonnemens ; parce que les regles prescrites par les grands Maîtres, sont à l'imagination, ce que le frein est au coursier rebelle ; parce que ces grands Hommes

ne les ont prescrites qu'après les mêmes réflexions, qui ont fait employer les rênes & le mors au premier homme, qui comprit, que sans eux, le courfier qu'il vouloit dompter lui donneroit des Loix au lieu d'en recevoir.

*Dans les Ouvrages de Théâtre, dit M. Helvetius, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit .... Je sçais, dit-il encore, que d'heureuses situations, des maximes brillantes ont quelquefois obtenu au Théâtre le plus grand succès ; ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.*

On a besoin, quand on entre dans la carrière des Lettres, de se rappeler souvent ces principes des grands hommes. Tout jeune Auteur devoit avoir sans cesse écrit devant les yeux cet autre passage du livre admirable que je cite. *Le neuf & le singulier dans les idées ne suffisent point pour mériter le titre de génie. Il faut de plus que ces idées neuves soient ou belles ou extrêmement intéressantes. C'est en cela que l'Ouvrage de génie diffère de l'Ouvrage caractérisé par la singularité. C'est d'après ces vérités que je trouve sans cesse répétées dans les écrits*



P R E F A C E.

xj

de nos plus grands génies , que j'ai osé dire moi-même.

Nous nous parons de nos foiblesses ,  
Le goût des petits riens de jolis  
Au vrai bon sens préfere les fineses ;  
Et tous nos charmans beaux esprits ,  
Sont comme nos jeunes Lucreces ,  
Riches d'emprunter leurs richesses ,  
Et sublimes par leur vernis.

M. de *Voltaire*, dans sa Préface d'*Œdipe*, dit qu'il fut long-tems sans oser avancer, que la Tragédie du même nom de *P. Corneille* étoit un mauvais Ouvrage ; il ajoute : je ne puis dire, *ancore io sono pittore*. Si ce grand Homme étoit si timide, combien plus dois-je l'être ! Aussi n'osé-je rapprocher mon sentiment de celui des Ecrivains illustres , que je lis avec autant de respect que d'admiration, que pour faire voir , que si je ne cherche en écrivant, ni ce coloris brillant & singulier, ni ce merveilleux, que tant de gens ne louent que pour faire leur propre éloge , c'est que je vois que tous les grands Hommes de tous les Pays & de tous les siècles se sont accordés à fuir ce genre plus spécieux, que vrai en lui-même ; c'est que je ne vois point que *Corneille*, *Ra-*

*cine, Lafontaine, Vertot, Paschal, Moliere, Rousseau, Chaulieu, aient brillanté leurs phrases. Les tours fins ont leurs Partisans, dit l'homme de génie qui a si bien écrit sur l'Esprit; ce que tout le monde entend facilement, tout le monde croit l'avoir pensé. La clarté de l'expression est donc une mal-adresse de l'Auteur. Il faut toujours jeter quelques nuages sur les pensées; mille gens louent avec enthousiasme cette maniere d'écrire. . . . Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges. . . . Dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinsèque, & mise fort au dessous de cette même valeur par les gens médiocres.*

Quand un jeune Auteur s'est bien convaincu de la vérité de ces principes, il doit marcher hardiment dans la carrière. Ces leçons du vrai goût, c'est le rameau d'or d'Enée. On brave avec lui, & les monstres & les envieux, deux espèces d'êtres qui ne sont que la même dans l'ordre moral. La Mode est une Circé; ceux qui ont la foiblesse de lui céder se rabaisent bien-tôt au-dessous de l'homme. Le bien est bien, indépendamment du suffrage des hommes; comme le mal est mal, en dépit de tous



leurs éloges. Un Drame , qui feroit fans progression d'action , fans chaleur de sentiment , dont un intérêt particulier détermineroit le dénouement par préférence à l'intérêt général , où l'épifode étoufferoit l'action elle-même , où de petits incidens compliqués fuppléeroient à la marche naturelle , où les principaux personnages écouteront ou tiendront des difcours indignes de leur caractère ; un tel Drame pourroit plaire par des détails heureux , par des fcenes brillantes , par des faillies nouvelles : on n'en feroit pas moins en droit de dire :

Ce Drame eft un Opéra ,  
Dont chaque Aête eft un point d'optique :

Je finirai par un Apologue : il fervira à développer encore des principes qui me feront toujours chers par les fources où je les ai puisés : Le voici.

Un Voyageur , mais curieux d'apprendre ,  
Moins vagabond que fpectateur ,  
Vouloit tout voir & tout entendre ,  
Jetter fur tout un œil contemplateur .  
Pendant le cours de fes voyages ,  
Il fe promet d'aller chez un Peuple fameux ,  
A qui le monde entier prodiguoit fes fuffrages ;

Desir lui prit de sçavoir , si des Sages  
 Formoient ce Peuple immense autant que glorieux ;  
 S'il ne préféreroit point , à l'honneur d'être heureux ,  
     Le vain desir de le paroître ;  
     Si moins profond qu'ingénieux ,  
     Il ne jugeoit pas sans connoître ,  
     Et si son vrai talent peut-être  
     N'étoit pas d'éblouir les yeux.  
 Il arrive. Eprouvons se dit-il à lui-même ,  
     Si le monde entier a raison ;  
     Dans l'Univers plus d'un grand nom  
     Ne tient pas contre un stratagème.  
 Pour les Grands en passant j'écris cette leçon.  
     Enfin un jour dans la Placé publique ,  
     Le Voyageur philosophique  
     Met en vente des Diamans.  
 Notre homme fait deux parts ; il met dans la première  
     Nombre de Straz d'une valeur précaire ,  
     Faux , des plus faux , mais singuliers , brillans ,  
     Et d'une forme à tromper le vulgaire.  
     Dans la seconde , un diamant  
     Devoit lui seul coûter autant  
 Que tous les Stras. Son eau brillante & pure  
 N'offroit ni points , ni taches , ni défauts ;  
     Ce trésor , jeu de la nature ,  
     Humilioit & l'art & ses travaux.  
     On se le dispute sans doute. . . .  
 Point du tout : le Stras seul trouve des Acheteurs :  
 On est ainsi prisé par mille possesseurs ,  
 Moins pour ce que l'on vaut , que pour ce que l'on  
     côte ;



## PREFACE.

xv

Et puis croyez aux Connoisseurs:  
On entendoit mainte élégante,  
Dire en riant : ils sont faux, j'en conviens,  
Mais j'aime mieux cent jolis riens,  
Qu'un seul vrai diamant ; j'en ferai plus brillante ;  
Plus d'un œil y sera trompé :  
Et pour un connoisseur qui verra le mystère ,  
J'éblouirai le bon Vulgaire ,  
Dont je veux rire encore après l'avoir dupé.  
Le Voyageur bien instruit par lui-même,  
Du goût d'un Peuple si vanté ,  
S'applaudit de son stratagème ,  
Et pleura sur l'humanité.  
Le lendemain lisant par aventure ,  
Quelques livres nouveaux chers à tous leurs Lecteurs ;  
Il s'écria : Peuple est-il dans tes mœurs ,  
Que toujours l'art étouffe la nature ?  
Eh quoi ! partout du Stras , partout quelques finesse ,  
Jamais du vrai ; mais que sert d'éblouir ?  
C'est travailler soi-même à se trahir ;  
Moins de brillant , plus de richesses.  
Le précepte est fort bon , mais un Peuple jamais ,  
Fut-il si peu sensé ? Ce conte est une fable :  
Un tel trait n'est pas vraisemblable ;  
Demandez à tous nos François.

---

## A C T E U R S.

EDOUARD, *Roi d'Angleterre.*

JEAN DE VIENNE, *Gouverneur de Calais.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, *Calaisien.*

EMILIE, *Mere d'Eustache.*

JULIE, *femme d'Eustache.*

JEAN D'AIRE, *frere de Julie.*

*Un Calaisien.*

TALBOT, *Capitaine Anglois.*

*Un Hérault d'Armes Anglois.*

*Un Soldat Calaisien,*

*Peuple de Calais assemblé.*

*Soldats de la suite d'Edouard, & de Jean de  
Vienne.*

---

*La Scene est dans la Place publique de Calais.*

LES





LES  
DÉCIUS FRANÇOIS,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

DE VIENNE, *Peuple de Calais assemblé*,  
EMILIE, JULIE, EUSTACHE.

DE VIENNE.



ITOYENS de Calais, nobles Héros,  
la mort  
Est le moindre des maux que nous offre  
le fort ;  
Combattans généreux, dont les ames guerrieres,  
Bravent depuis un an l'Anglois & ses tonnerres.

A

Que poursuit la famine & que soutient l'honneur ;  
 Dans un discours affreux , dicté par le malheur ,  
 Me reconnoîtrez-vous ? ... & voudrez-vous m'en-  
 tendre ?

Dans ce jour... fremissez Amis... il faut vous rendre..  
 Vous rougissez ! Mes yeux lisent sur votre front ,  
 Qu'un François meurt content , quand il meurt sans  
 affront.

Noble indignation , bien chère à mon courage !  
 Sans doute d'un soupçon vous m'épargnez l'outrage :  
 Tous les de Vienne , Amis , donnent avec grandeur ,  
 Leurs biens à la Patrie , & leur vie à l'honneur.

Que ne m'est-il permis d'encourager encore  
 Cette rare valeur , que l'Anglois même honore !  
 Mais je reçois enfin des ordres de la Cour.  
 Votre Roi veut aussi vous prouver son amour ;  
 Rendez vous. . . Il partage , il plaint votre misère ;  
 Il le commande en maître , il le conseille en pere.  
 S'il est ici quelqu'un qui puisse balancer ,  
 C'est moi , moi que mon rang force à vous l'an-  
 noncer. . . .

Mais , que dis-je ? Ecoutant une ardeur téméraire ,  
 Je ne veux point ici trahir mon Ministère ;  
 Le desir vertueux de conserver vos jours  
 Me tient lieu de lauriers , excuse ce discours.  
 Vous vous taisez.... Mon cœur explique ce silence :  
 Vous voulez tous combattre ; allons à la vengeance :  
 Tentons , le fer en main , de plus nobles hasards ,  
 Méprisons désormais le secours des remparts.  
 Sauvons-nous seuls : livrons aux Anglois sangui-  
 naires ,  
 Nos Temples , nos enfans , nos femmes & nos peres.



Couverts de votre sang, déjà vos fiers vainqueurs  
Font, de votre patrie, un théâtre d'horreurs.  
Je vois de toutes parts des meres éplorées,  
Presser contre leur sein leurs filles massacrées.  
Des soldats furieux, des vieillards expirans,  
De leurs corps, mais en vain, couvrir leurs fils  
tremblans :

N'importe, de l'honneur ils tombent les victimes ;  
Ne les en plaignez point, fils, époux magnanimes....  
Quel trouble vous faïfit ! Quelle morne pâleur  
Peint si-tôt dans vos yeux l'effroi de la douleur ?  
Eh ! n'en rougissez point : aux cœurs tels que les  
vôtres,

Il est beau de pleurer sur les malheurs des autres.  
Quand depuis plus d'un an, sans secours, sans repos,  
Vous bravez les horreurs de deux cruels fléaux.  
Eh ! que prétendez-vous ? sauver votre Patrie :  
Sauvez-la, rendez-vous : l'Anglois vous justifie.  
La véritable gloire est celle du devoir :  
Le courage imprudent n'est plus que désespoir.  
D'un vieillard tel que moi, la vie est inutile ;  
Mais l'honneur vous appelle aux murs d'une autre  
Ville.

Pourquoi périr ? Le Ciel a laissé les humains,  
Arbitres de leur gloire, & non de leurs destins.  
Qu'il faille une victime, & la rançon est prête :  
Pour vous aux ennemis j'irois offrir ma tête.  
D'Edouard à l'instant, j'attends un envoyé :  
Dans ses offres, sans doute, il n'a point oublié,  
Que mieux on sçait combattre, & mieux on sçait  
se rendre ;

Même en capitulant, nous allons nous défendre.  
On vient. C'est ce Talbot, dont tant de fois le bras ;  
A long tems suspendu le sort de nos combats.

---

*S C E N E I I.*

TALBOT, *Personnages précédens.*

DE VIENNE.

**L**E courage, Seigneur, cesse-t-il d'être un crime ?  
N'avons-nous point assez mérité votre estime ?  
De son ambition, Edouard suit les Loix,  
Ce vice trop souvent est la vertu des Rois ;  
Mais la noble valeur aura des droits peut-être.  
Eh ! comment prétend-t-il traiter ce peuple ?...

TALBOT.

En Maître.

EMILIE.

Chers Citoyens, quel nom vient-il de prononcer ?  
Qui ne craint point la mort ne sçait point s'abaisser.

TALBOT.

Qu'entens-je ? quelle voix ?

EMILIE.

Reconnois Emilie.  
Te souvient-il du jour, où dans une sortie,



*Tragédie.*

Ton Maître repouffoit nos foldats accablés ?  
Du haut de nos remparts je les vois ébranlés :  
Un glaive en main , j'accours : je vois , Dieux ! quel  
outrage !

Fuir mon plus jeune fils au milieu du carnage :  
J'allois , à ce fuyard , redemander mon fang ,  
Et moi-même plonger un poignard dans fon flanc.  
Il a justifié ma trop juste colere :  
En le voyant mourir je m'avouai sa mere.  
Si ton Maître prétend nous imposer la loi ,  
Dis lui , qu'il ne connoît , ni ce peuple , ni moi.  
Ce discours te surprend , Talbot : mais le courage  
Ne dépendit jamais , ou du sexe , ou de l'âge.  
Chers Citoyens , jurez par le Dieu des Français ,  
Par l'Honneur , d'expirer en refusant la paix ;  
S'il faut , par un traité honteux à la Patrie ,  
Pour mourir au devoir , vivre dans l'infâmie ;  
Irez-vous dans les fers , trop timides guerriers ,  
Abaisser sous le joug ces fronts ceints de lauriers ?  
Le Prince des Anglois rend son hommage au vôtre ,  
Leur Maître est son sujet , & son peuple est le nôtre.

EUSTACHE.

Oui , François , je le jure , en votre nom , au mien :  
Point de paix sans l'honneur ; tout le reste n'est rien.

DE VIENNE.

Ciel ! entend ce ferment , & que la renommée  
Le proclame aux deux bouts de la France animée.  
Parlez , Talbot ; sur-tout épargnez-nous l'horreur ,  
Des noms trop odieux de Maître & de Vainqueur.

## TALBOT.

Seigneur, & vous François, dont la noble défense  
D'un Monarque puissant irrite la clémence,  
Connoissez mieux mon Maître, & le cœur des  
Anglais.

Fier sans ambition, modeste en ses succès,  
Maintenant que le sort lui donne l'avantage,  
Il veut de son pouvoir faire un plus noble usage.  
Il vous laisse la vie, il pouvoit vous l'ôter ;  
Mais par plus de délais n'allez point l'irriter,  
Demain, dès que la nuit pliant ses voiles sombres,  
Le jour s'embellira de la fuite des ombres,  
Vous viendrez à genoux subir sa volonté :  
Un foible sexe aura lui seul la liberté ;  
Qui le punit s'abaisse, & ce Guerrier terrible,  
Aux larmes des vaincus n'est point inaccessible.  
Il lui permet encor, pour soulager ses fers,  
D'emporter, en fuyant, ses trésors les plus chers.

## JULIE.

Acceptons ce traité : l'amour & la tendresse,  
Par leurs heureux transports, soutiendront ma foi-  
ble ;

Femmes des Calaisiens, vos enfans, vos époux  
Sont, sans doute, les biens les plus sacrés pour vous ;  
Fuyons, dérobons-les au sort qui les menace.  
Que l'ennemi confus, admirant notre audace,  
Et cet effort nouveau d'un zèle ingénieux,  
Respecte dans nos bras ces fardeaux précieux.  
Nous sauverons leurs jours, généreuse Émilie.



EMILIE.

Vas, songeons à leur gloire, & non pas à leur vie.  
On parle d'esclavage, & tu parles d'amour :  
Eh ! que m'importeroit, que mon fils vît le jour,  
S'il ne peut, sans rougir, soutenir ma présence ?  
J'ai pu craindre pour lui, mais j'ai crainct sa naissance :  
Il pouvoit démentir mon heureuse fierté ;  
Mais puisqu'il joint l'honneur à l'intrépidité,  
Je ne crains point sa mort. S'il tient de moi la vie,  
Avant d'être mon fils, il l'est de la Patrie.  
Talbot, dans votre camp, quel sera donc leur sort ?  
Edouard promet-il, ou les fers, ou la mort ?

TALBOT.

Il vous pardonnera, mais punira peut-être :  
Des sujets doivent-ils interroger leur Maître ?  
Une fois dans son camp, s'il vous fait tous périr,  
Asservis sous ses loix, ne sachez qu'obéir.  
Mais par un nœud sacré rendons la paix facile :  
Qu'une trêve nous lie & que l'Anglois tranquille,  
Puisse ici sans surprise, aborder le François ;  
Cette nuit entre nous doit commencer la paix.

DE VIENNE.

Quelle nuit ! quelle paix ! Non, une mort cruelle  
Punira sans délais l'audace crimineile  
Du François qui, pendant ces trop funestes jours,  
Oseroit d'un Anglois écouter les discours.  
Trop de nos Citoyens séduits par votre adresse,  
Ont vendu leur devoir, ont connu leur bassesse ;  
Que de sujets ingrats vos conseils ont perdus !

TALBOT.

Mon cœur, qui vous connoît prévoyoit vos réfus ;  
 Demain me vengera ; le fort vous est contraire ,  
 Consultez , choisissez , ou la paix , ou la guerre :  
 Profitez des momens qu'on vous laisse.

DE VIENNE.

Talbot ,

Cet excès de fierté dégénere en défaut :  
 De ce peuple je vais recueillir les suffrages ;  
 Mais qui brave la mort ne souffre point d'outrages.

## S C E N E I I I.

DE VIENNE, *Peuple de Calais assemblé*,  
 EMILIE, JULIE, EUSTACHE.

DE VIENNE.

**E**H bien ! chers Citoyens, quels sont vos senti-  
 mens ?

Mon avis ne doit plus regler vos mouvemens.  
 Je ne m'attendois pas que toujours implacable ,  
 L'Anglois nous traiteroit comme un peuple cou-  
 pable ;

Il nous faudroit demain.... Je ne puis achever ;  
 Notre destin.....

EUSTACHE.

Seigneur, nous pouvons le braver.



Le Ciel nous a trahis, n'avons-nous point nos  
armes ?

Oui, pour l'intéresser, il faut plus que des larmes.  
Si demain Edouard dans son camp nous attend,  
Je m'y rendrai, mais libre, & non tel qu'il prétend :  
J'y chercherai le monstre & lâche & sanguinaire  
Qui vend à nos Tyrans son ame mercenaire ;  
Oui, du Comte d'Harcourt tout le sang répandu  
Dans le sang de l'Anglois coulera confondu.  
Je mourrai satisfait, si des crimes d'un traître,  
Aux dépens de mes jours, je puis venger mon Maître.  
Mais je jure en mourant, timides Calaisiens,  
De vous défavoués pour mes Concitoyens,  
Si.... mais quel mouvement ! pardonnez cette injure ;  
Du courage offensé feroit-ce le murmure ?  
Eh bien ! tous, dès demain, allons chercher la mort,  
Ne pouvant le fléchir, faisons rougir le sort.  
Quoi donc à la valeur est-il rien d'impossible ?  
Est-ce un Dieu qu'Edouard ? Plus heureux qu'invincible,

Il vanquit les François aux plaines de Crécy ;  
Mais sans nos mécontens il n'eût pas réussi.  
Il est toujours, Amis, des monstres en furie,  
Qui font tout leur bonheur des maux de la Patrie.  
Demain un même esprit nous uniroit en tout,  
Et nos bras réunis ne fraperoient qu'un coup.  
Oui, je vois dans vos yeux naître l'impatience,  
Votre rare valeur me tient lieu d'éloquence :  
Le nombre ne doit pas, François, vous effrayer ;  
Armez-vous : la valeur sçait se multiplier.  
Dieux ! à quels sentimens êtes-vous donc en proie,  
Brave de Vienne ?

## DE VIENNE.

Ami , ce sont des pleurs de joie ;  
 La nature se plaît aux larmes des guerriers.  
 Sur ma tête bientôt renaîtront mes lauriers ;  
 Tes feux , jeune Héros , échauffent ma vieillesse :  
 Vous me suivrez à peine , intrépide jeunesse.  
 Mânes de ces Guerriers que Crécy vit périr ,  
 Demain , pour vous venger , je veux vaincre ou  
 mourir ,

Et si le fort jaloux trahit ma noble audace ,  
 Héros , auprès de vous , daignez me faire place.  
 Chers Citoyens , un fort digne de vos travaux ,  
 Vous donnera demain le prix de tous vos maux.  
 Gardez-vous de penser que ce combat célèbre  
 Soit au champ de l'honneur une pompe funebre ;  
 Vous me verrez remplir au plus fort du combat ,  
 Tous les devoirs d'un Chef , avant ceux d'un Soldat.  
 Vous combatrez , Amis , pouvez-vous être à plaindre ?  
 Moi , je prévoirai tout , c'est à moi seul à craindre.

## JULIE.

Seigneur , plus d'un succès a signalé vos coups ;  
 Mais enfin , si le Ciel irrité contre nous  
 Aux malheurs de ces tems en ajoutoit un autre ,  
 Après ce jour affreux , quel sort seroit le nôtre ?  
 Eh bien ! avant d'aller à ces funestes champs ,  
 Egorgez vos vieillards , vos femmes , vos enfans :  
 Nous vous excuserons ; nos bouches expirantes  
 Presseront , pour adieu , vos mains toutes fumantes...  
 Eustache , cher époux... tu détournes les yeux...  
 Tu me fuis par devoir ,... frappe un sein odieux...  
 Ne me connois-tu plus ?



*Tragédie.*

II

EMILIE.

Il doit vous méconnoître ;  
L'honneur, plus que vos pleurs, doit le toucher  
peut-être.

JULIE.

Mais si l'Anglois Vainqueur vient nous donner la loi ;  
Sans époux, sans secours, qui nous défendra ?

EMILIE.

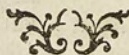
Moi.

JULIE.

Quoi, vous ?

EMILIE.

Moi même. Allez, honteuse de vos larmes ;  
Rougissez, expiez vos indignes allarmes ;  
Méritiez-vous mon fils ? je veux, chers Citoyens ;  
Parler à votre Chef. Femmes des Calaisiens,  
Cessez de soupirer, je vais être le vôtre ;  
J'apporte à cet honneur plus de droit que tout autre.  
Ou vos époux, ou moi, nous finirons vos maux,  
Chaque sexe, pour Chef, doit avoir un Héros.  
Allez.



---

*SCENE IV.*

DE VIENNE, EMILIE.

EMILIE.

N'ACCUSEZ point mon cœur d'être sauvage,  
Je sens avec nos maux croître aussi mon courage.  
Quand je me peins ma fille exposée aux fureurs  
De barbares tyrans, sourds à la voix des pleurs,  
La Citoyenne enfin est forcée à se taire,  
Et je sens tressaillir les entrailles de mere.  
Alors, Seigneur, alors mon zèle ingénieux,  
Interroge l'honneur sur ce soin précieux :  
J'écoute, en frémissant, la voix de son oracle ;  
Mais en vain la pitié voudroit y mettre obstacle.  
Je suis loin d'espérer que demain le succès,  
Couronne vos efforts au gré de nos souhaits ;  
L'Anglois vous passe en nombre, & son heureuse  
    adresse  
A, de son vaste camp, fait une forteresse.  
Par moi-même demain mon dessein s'accomplit :  
Mon cœur se trahit-il ? quel trouble me saisit ?  
Taisez-vous, foible voix d'une lâche nature ;  
L'honneur parle, il fustit, cessez votre murmure...  
Quel nom me donne-tu, ma fille, en expirant ?  
Ah ! meurs sans me haïr : viens sur mon sein mourant,  
Recueillir les baisers d'une mere attendrie,  
Dont les derniers soupirs sont tous à la Patrie....



Tu ne me réponds pas ; quels gouffres entr'ouverts !  
 Citoyennes , ainsi je vous sauve des fers :  
 C'est moi qui , sous vos pas , allume ces tonnerres.  
 Tombez , murs , couvrez - nous : mourez femmes  
 guerrières . . . . .  
 Ma fille disparoît ! ô spectacle d'horreur !

DE VIENNE.

Madame , quel transport ?

EMILIE.

Je suis mere , Seigneur :  
 Je rougis ; pardonnez un instant de foiblesse :  
 Il fera le dernier qu'obtiendra ma tendresse.

DE VIENNE.

Ces combats , Emilie , illustrent les grands cœurs :  
 Les plus fameux Héros en répandant des pleurs ,  
 De leur trop de grandeur consolent leurs semblables ;  
 C'est en s'en rapprochant qu'on plaint les misérables.  
 Mais quel est ce dessein ? Par quel triste fléau  
 Calais , de ses enfans , fera-t-il le tombeau ?

EMILIE.

Par moi , Seigneur : enfin apprenez ce mystere ;  
 S'il est un crime , au moins il fera nécessaire.  
 Dès l'instant où demain vous chercherez la mort ,  
 J'oserai rassembler nos femmes dans ce fort ;  
 Où des lieux souterains renferment ces salpêtres ,  
 Ministres de la mort qu'ignoroient nos ancêtres.  
 Du haut de nos remparts je verrai le combat :

La vertu trop souvent rendit le Ciel ingrat.  
Au moindre événement la flamme sera prête :  
Vos yeux mourans verront se former la tempête.  
Nos murs fumans , détruits, tombant de toutes parts,  
Seront enfin , pour nous , d'invincibles remparts ;  
Ils enseveliront la vertu gémissante ,  
La tendresse alarmée , & la beauté naissante.  
Peut-être vos vainqueurs , étonnés , attendris ,  
Arroseront de pleurs ces précieux débris.  
Eh ! que dis-je ? pourquoi contraire à mon courage ,  
Mêler quelque tendresse à cette affreuse image ?  
Toujours nouveaux combats , toujours nouveaux  
efforts ;  
Seigneur , enhardissez mes trop foibles transports.

## DE VIENNE.

J'admire vos vertus , généreuse Emilie :  
Mais cette ardeur aveugle à venger la Patrie  
Ressembleroit enfin à la férocité.  
Si demain le destin contre nous irrité  
Arrache à nos efforts le prix de la victoire ,  
Les fils de ces Guerriers morts avec tant de gloire ,  
Doivent vivre après eux pour les venger un jour.  
Pourroient-ils faire un pas dans ce triste séjour  
Sans fouler sous leurs pieds les tombeaux de leurs  
peres ?  
On les verra frémir aux larmes de leurs meres.  
La race des héros est féconde en vengeurs ,  
Leur bravoure renaît dans tous leurs successeurs :  
Héritier de leur feu , l'Etat n'a rien à craindre ;  
C'est un flambeau sacré , gardons-nous de l'éteindre ;



*Tragédie.*

15

Rentrons ; pour ce combat , dont notre sort dépend ,  
Je vais tout préparer & j'y pense en tremblant.  
Que de jours précieux dont répond ma prudence !  
Comment est-il des chefs qui , sans expérience ,  
Osent aux ennemis conduire nos héros ?  
Ils n'en font point les chefs , ils en font les boureaux.  
Je vole , le tems presse.

EMILIE.

Aidez , Seigneur , peut-être  
Le destin étonné vous avouera pour maître.

*(seule)*

Et nous encourageons nos timides esprits.  
Des larmes d'une épouse , allons défendre un fils :  
Moi-même à son côté je ceindrai son épée ,  
Et sa cuirasse , hélas ! de mes larmes trempée ,  
Si l'Anglois vient sévir dans nos murs éperdus ,  
Je mourrai libre au moins . . . mon fils ne fera plus.

*Fin du premier Acte.*



---

**A C T E II.**

---

**SCENE PREMIERE.****JULIE** *seule.*

**N**UIT qu'une sombre horreur, au crime trop propice,

Des plus affreux forfaits rend souvent la complice,  
Julie en ces momens implore ta faveur

Pour la vertu tremblante & l'aimable pudeur.

Où vais-je ? & dans ces lieux qui viens-je donc attendre ?

Je frémis malgré moi ?... sexe foible & trop tendre,

Ne peux-tu qu'en cédant te rendre le vainqueur,

Et faire des heureux qu'au prix de ton bonheur ?...

Qui donc a pu m'écrire ?... ai-je dû tout promettre,

Et hazarder mes jours sur la foi d'une lettre ?

» Vous pouvez, m'écrit-on, sauver seule Calais,

» Et par un entretien désarmer les Anglais :

» Donnez votre parole, & songez que Julie,

» Peut d'un seul mot venger ou perdre sa patrie. «

Ma parole est donnée. Ah ! pour sauver les miens,

Que ne puis-je hésiter sur le choix des moyens !

Mais un seuls'offre à moi, je m'y rends ; l'innocence

Craint le remords du crime, & non son apparence.

Que dis-je ? Sçais-je hélas ! si mes foibles transports

Sont pour moi des sujets de joie ou de remords ?

O Dieu !



O Dieu ! que vais-je entendre , & que viens-je de faire ?

Eustache fuit les loix d'une cruelle mere :  
L'inexorable alloit l'entraîner au combat,  
Et dédaignoit mes pleurs en m'opposant l'Etat.  
Mais chaque épouse enfin , séduite par mes larmes ,  
Aux mains de son époux vient d'arracher les armés.  
Ils ne combattront point ; si c'est un crime , hélas !  
L'Etat peut m'en punir ; mais je n'en rougis pas.  
On vient : d'un trouble affreux j'ai peine à me défendre ;  
Que de maux , de tourmens , nous coûte un cœur trop tendre !

SCENE II.

TALBOT, JULIE.

TALBOT.

ENFIN je vous revois.

JULIE.

Qu'ai-je fait !

TALBOT.

Ce moment ;

Ramene à vos genoux le plus fidele amant.  
Je conçois tout l'excès d'une juste surprise :  
Mon nom , ces lieux , la nuit , tout enfin l'autorise ;

B

Vous pensiez que le tems, la guerre, & la fureur  
 Avoient déjà banni vos attraits de mon cœur.  
 Hélas ! depuis ce jour, où ma timide flamme,  
 Fit à vos pieds l'aveu des tourmens de mon ame ;  
 Six ans se sont passés. La paix, la paix alors  
 Laissoit plus d'espérance à mes tristes transports.  
 Mais de ses feux enfin, ce cœur toujours fidèle,  
 A voulu vous donner une preuve nouvelle.  
 Madame, comprenez ce qu'il m'en a coûté,  
 Lorsque d'un ennemi soutenant la fierté,  
 J'ai dû forcer mes yeux, & mon cœur à se taire.  
 Mais hélas ! oubliant mon triste ministere,  
 Malgré tous les dangers qui m'assiègent ici,  
 J'y reste pour vous voir, comme amant, comme  
 ami :

Je viens pour vous venger, pour me punir peut-être,  
 D'avoir, où vous étiez, osé parler en maître.

## JULIE.

Talbot, vous abusez du trouble malheureux,  
 Qui vous donne le tems de m'expliquer vos feux.  
 Oui, je vous l'avouerai, que mon ame éperdue,  
 N'eût soupçonné jamais une telle entrevue.  
 Quand vos barbares mains, sous la flamme & le fer,  
 Font périr chaque jour ce que j'ai de plus cher,  
 Et quand la mort livide & de sang toute teinte,  
 Creuse mille tombeaux dans cette triste enceinte ;  
 Est-ce ainsi que Talbot tient ce qu'il m'a promis ?  
 Est-ce en parlant d'amour, qu'il sauve mon pays ?

## TALBOT.

Ah ! ne m'accusez point de trahir ma promesse :



Le serment le plus saint l'est moins que ma tendresse.  
Je puis vous délivrer , je puis fléchir mon Roi ;  
Pour rempart contre lui je vous donne ma foi.  
Ces murs me sont sacrés , vous y prîtes naissance :  
Je les conserverai.

JULIE.

Talbot, quelle espérance !  
Gardez-vous d'abuser un cœur trop-tôt flatté ,  
Souvent l'espoir conduit à la crédulité.

TALBOT.

L'inflexible Edouard , pour moi seul plus traitable ;  
Soumet à mes conseils son ame inexorable.  
Je défendrai si bien . . . . .

JULIE.

Ciel ! que me dites-vous ?  
Vous conserverez donc mes fils & mon époux ;

TALBOT.

Que parlez-vous d'époux, quand Talbot vous adore ?

JULIE.

Et sans mes soins pour eux t'écouterois-je encore ?  
Peux-tu le croire ?

TALBOT.

Un autre a reçu votre main !  
Eh ! que n'enfonchez-vous un poignard dans mon sein,  
Je croyois que les nœuds d'une sainte alliance ,

B ij

De ma flamme aujourd'hui payeroit la constance!  
 Trop inutile espoir! Vous vengez-vous sur moi,  
 Des maux de votre Ville, & des coups de mon Roi?  
 Dans ce fatal hymen les flambeaux de la guerre  
 Ont éclairé l'autel de leur pâle lumière,  
 Ils le renverferont: j'ai trop à me venger.

## JULIE.

Et par quel crime donc ai-je pu t'outrager?  
 L'amour t'a-t-il donné quelques droits sur Julie?  
 Jamais l'aveu de ceux à qui je dois la vie,  
 A-t-il justifié tes coupables aveux?  
 Tes transports n'ont jamais éclaté qu'à mes yeux:  
 On les ignore encor. J'ai pu sans perfidie,  
 Me donner à l'époux à qui l'himen me lie:  
 Ennemi de mon Roi, tu dus être le mien;  
 Et moi j'ai dû choisir un héros citoyen.  
 Jamais, avec ton cœur, le mien d'intelligence,  
 T'a-t-il fait des sermens d'amour & de constance?  
 Vas: pour mériter d'être & rival & jaloux,  
 Tiens du moins ta parole, & sauve mon époux.

## TALBOT.

Votre époux! le rival, l'ennemi que j'abhorre!  
 L'injuste possesseur de tout ce que j'adore!  
 Cruelle, je le vois: en secret votre cœur,  
 Le venge de ma haine, & rit de ma fureur.  
 Mes transports contre lui, loin d'être des outrages,  
 De votre aveugle amour lui valent des hommages,  
 Tous les noms que lui donne un désespoir amer,  
 L'honorent à vos yeux, vous le rendent plus cher.



*Tragédie.*

Il vous tarde déjà d'aller lui rendre compte ,  
De vos aveux , des miens , de mes feux , de ma honte.  
Eh bien ! il faut encor contenter vos desirs ,  
Sauver ce tendre époux , objet de vos plaisirs.  
Eprouvons à quel point votre indigne foiblesse ,  
Osera lui prouver l'excès de sa tendresse.  
Assez & trop long-tems en ces lieux je rougis ,  
Cette démarche au moins doit servir mon pays.  
J'expierai ma foiblesse en la rendant utile ;  
Votre Eustache vivra , mais livrez-moi la Ville.

JULIE.

S'il falloit , ou périr , ou le deshonorer ,  
Je le verrois mourir sans oser soupirer.  
Crois-tu qu'il pardonât à ma foible tendresse ,  
D'avoir , à son insçu , promis quelque bassesse.  
Trop fier pour la commettre ou pour la conseiller ,  
En retirer le fruit est pour lui s'en souiller.  
Mais si dégénérant de sa vertu sublime ,  
Il pouvoit m'avouer & profiter du crime ,  
Je le punirois moi de s'être pu trahir ,  
Et je le haïrois de ne point me haïr.  
Retire toi , pour moi ta vue est un supplice :  
Quel affront tu me fais ! tu me crois ta complice..  
Arrête : par l'honneur mérite ton pardon ,  
Sauve la Ville , fixe un prix à sa rançon ;  
Fixe-le , j'y consens , mais qu'il soit légitime.  
N'aime-t-on parmi vous que ceux qu'on mésestime ?

TALBOT.

Eh ! comment auriez-vous quelque empire sur moi ?  
Quels droits m'opposez-vous ?

Ceux que je tiens de toi ,  
Les droits de la vertu , ton écrit , mes allarmes ,  
Les dangers que je cours , ma tristesse , mes larmes ,  
Ce fatal entretien par toi seul projeté ,  
Et plus que tout cela , ta générosité.  
Oui , je connois ton cœur , Talbot , mieux que toi-même ,

Il aime plus la gloire encore qu'il ne m'aime ,  
Le tien est généreux , le mien reconnoissant ;  
Que l'ami paye en toi les dettes de l'amant.  
Non tu ne fus jamais de ces ames serviles ,  
Que leur propre intérêt aux autres rend utiles ;  
Tu crois en obligeant , fier désintéressé ,  
Etre par le plaisir assez récompensé.  
Mérite que pour toi mon ame s'intéresse :  
Sers ton rival , ma Ville.... allarme ma tendresse ;  
Fais que par le devoir , réduite à t'estimer ,  
Je soupire en secret de ne pouvoir t'aimer.  
Talbot , sans l'amitié , point de douceur secrète :  
Le plus grand amour n'est qu'une amitié parfaite.  
Quoi , tu te tais , l'amour auroit pu t'attendrir ,  
Et mon trouble ne peut t'arracher un soupir !  
As-tu donc oublié que par cette entrevue ,  
Je hazarde la mort ?... que je serois perdue ,  
Que je la suis , hélas !... c'est un crime de plus ;  
Je mourrai ,... J'ai trop cru , barbare , à tes vertus.  
Faut-il à tes genoux demander cette grace ?  
Si tu m'aimas jamais , Talbot , je les embrasse.



SCENE III.

DE VIENNE, JULIE, TALBOT,  
*Soldats.*

DE VIENNE.

**Q**UEL nom viens-je d'entendre ? arrêtez-les ;  
*Soldats.*  
Qué faites-vous ici ? Parlez.

TALBOT.

N'approchez pas ;  
Ou ce fer à la main, je défendrai ma vie.

DE VIENNE.

Quoi , Talbot dans ces lieux ! ô crime ! ô perfidie !

JULIE.

Seigneur , n'accusez point . . . .

DE VIENNE.

Et Julie avec lui !  
Venez-vous contre nous lui prêter votre appui,  
Madame ? à ses genoux vous parliez de tendresse,  
Indigne trahison ! détestable foiblesse !  
Il vous falloit encor leur ouvrir nos remparts ,  
Vous-même armer leurs mains , éguiser leurs poi-  
gnards.

B iiij

Malheureux Citoyens , que peut votre courage ?  
 Toujours la trahison vous immole à sa rage :  
 Ne crains point les efforts des Rois les plus puissans ,  
 Tes plus grands ennemis , France , sont tes enfans ,  
 Je pourrois par les fers , punir ta perfidie ,  
 Talbot , mais c'est assez de ton ignominie ;  
 Retourne vers ton Maître , & dis-lui de ma part ,  
 Que Calais , d'un combat , veut tenter le hazard .  
 Dans deux heures au plus , il apprendra peut-être ,  
 Ce que peut le François pour l'honneur de son  
 Maître ;  
 Qu'il soit prêt : dis-lui bien qu'il ne m'évite pas ;  
 S'il s'offre à moi , sa vue assurera mon bras ,  
 Sors.

## TALBOT.

Nous pourrons alors nous rencontrer sans doute ,  
 Je vengerai l'effort que ta fierté me coûte.

## JULIE.

Pense plutôt , barbare , au sujet de mes pleurs ,  
 Que t'ai-je demandé pour finir nos malheurs ?  
 Obéis.

## TALBOT.

N'imputez vos maux qu'à ce barbare ;  
 Qui peut me retenir lorsque tout nos sépare ?  
 Accusez maintenant mon cœur de lâcheté ;  
 Dans ces funestes lieux je me sens arrêté. . . .  
 Que dis-je ! quel effroi vient glacer mon courage !  
 Vos jours sont en danger . . . . Ah ! trop affreuse  
 image !



*Tragédie.*

Madame, vous verrez le succès de mes soins ;  
J'en prends l'amour, vous-même, & les Dieux à  
témoins ,  
Je sauverai vos jours, vous ferez obéie.

---

*SCENE IV.*

DE VIENNE, JULIE, *Soldats.*

DE VIENNE.

**A**CHEVE devant moi, trame ta perfidie ;  
Vous n'en jouirez pas, complices odieux.

---

*SCENE V.*

DE VIENNE, EMILIE, JULIE,  
TALBOT, *Soldats.*

EMILIE.

**A**H ! ma fille, Seigneur, seroit-elle en ces lieux ?  
Quel coup me la ravit !

DE VIENNE.

J'ai surpris l'infidelle .....

EMILIE.

Mérite-tu ce nom ?

Et Talbot avec elle;

EMILIE.

Ma fille, quel dessein vous rassemblait ici ?  
 Ces champs seront-ils donc d'autres champs de Creci ?  
 Et ce nouveau combat veut-il un nouveau crime ?  
 O Patrie, est-ce là ta première victime ?  
 Je frémis.... qu'as-tu fait ? je n'ai plus qu'un moment,  
 A donner à l'amour, qui dans moi te défend.  
 Ignorais-tu la loi, cette loi nécessaire ?  
 Réponds, ne confonds point ton juge avec ta mère.  
 Calais est plein de trouble & de sédition,  
 Au milieu des clameurs on répétait ton nom.  
 Prends pitié de mon âge & finis mes allarmes ;  
 Dans le sein maternel viens répandre tes larmes ;  
 Tu pleures.... mais Talbot.... Dieux quel forfait  
 nouveau !

Que ne suis-je déjà descendue au tombeau !  
 Toi qu'adore mon fils, toi qui me fus si chère ;  
 Est-ce ainsi que tu fais les leçons de ta mère ?  
 Je me verrai forcée à demander ta mort.

JULIE.

Moi-même je l'attends comme un bienfait du sort.  
 Laissez-moi mon secret, voudriez-vous m'en croire ?  
 Si j'affirmais qu'ici j'ai parlé pour ma gloire ;  
 Que j'ai dû voir Talbot, que j'ai dû l'écouter ;  
 Me défendre seroit encor vous irriter.  
 Vous ne connoissez pas mon véritable crime ;  
 Sans doute j'ai creusé sous vos pas un abîme :



Ma tendresse vous perd.... il demandoit ma foi,  
L'ingrat ! pour la donner est-elle encore à moi ?  
Ah ! ma mere, quel crime ! ou plutôt quels complices !  
La honte est le premier, le plus grand des supplices,  
Vous devez me hair, j'ai mérité vos coups,  
Frappez, ce crime fut d'aimer trop mon époux.

EMILIE.

Cruelle, chaque instant redouble mes allarmes ;  
Explicque-toi, du moins prends pitié de mes larmes ;

---

SCENE VI.

DEVIIENNE, EUSTACHE, EMILIE, |  
JULIE, *Soldats.*

EUSTACHE.

AH ! ma mere, ah ! Seigneur, nous sommes tous  
trahis :  
Une affreuse discorde agite les esprits.  
On voit de toutes parts des enfans & des meres  
Pousser des cris, tomber aux genoux de leurs peres,  
La vieilleffe tremblante & la tendre amitié,  
Mêlent à leur frayeur la rage & la pitié.  
Nos guerriers éperdus, vaincus par leur tendresse ;  
Cedent à leurs regrets, partagent leur foiblesse.  
Périffe pour jamais l'odieux séducteur,  
De cet affreux complot trop exécration auteur ;

Que ses fils furieux s'arment contre leur pere ;  
Qu'ils maudissent le jour qu'ils tiennent de leur mere.

JULIE.

Arrête, cher époux.

EUSTACHE.

Je retiens mon serment,  
Cieux, ne l'écoutez point.... affreux pressentiment !  
Julie.... ah ! tu frémis.... garde-toi de répondre.

EMILIE.

Non perfide, il est tems enfin de te confondre.

JULIE.

Mes pleurs vous ont tout dit : l'amour trop délicat,  
Redoutant le succès d'un funeste combat,  
Aux pieds de nos guerriers j'ai fait tomber leurs  
femmes ;  
J'ai tout conduit, ma crainte a passé dans leurs ames :  
Punissez mon forfait.

EUSTACHE.

Que ne me laissois-tu,  
Barbare, la douceur de croire à ta vertu ?  
Par toi nos citoyens au devoir infidèles,  
Sont de lâches soldats & des sujets rebelles ;  
Tu mérites la mort.... rends ton cœur à sa foi,  
A nos murs leurs guerriers, tout un peuple à son  
Roi.

EMILIE.

Ton crime est donc connu ?



*Tragédie.*

EUSTACHE.

Cachez-moi ce mystere.  
Pour m'en désabufer, mon erreur m'est trop chere.

DE VIENNE.

On trahit la Patrie, & vous versez des pleurs !  
Qui ne sçait point souffrir, mérite ses malheurs ;  
La foiblesse avilit, si la tendresse honore ;  
Vous ne connoissez pas tous ses crimes encore.  
Il en est un . . . . .

EUSTACHE.

Parlez : quoi toujours l'accuser !  
Et quand penserez-vous enfin à l'excuser.

DE VIENNE.

Vous même on vous trahit.

EUSTACHE.

Dieux ! quels soupçons contre elle !  
Son cœur peut être foible, & non pas infidèle.

DE VIENNE.

Qui trahit son pays peut trahir son époux.  
On l'a surprise ici, seule, en pleurs, à genoux.  
Talbot est le rival. . . .

EUSTACHE.

Que dites-vous ?

DE VIENNE.

Il l'aime.

Il lui parloit d'amour,



*Les Décius François,*

EUSTACHE.

Qui l'entendit ?

DE VIENNE.

Moi-même.

Il lui promit d'oser bientôt la délivrer,  
L'ingrate devant moi le lui faisoit jurer.

EMILIE.

Ah ! ma fille connois les maux qui me déchirent :  
Si je cede à mes vœux , à tout ce qu'ils m'inspirent ;  
Ton forfait est le mien ; quarante ans de vertus ,  
En un instant pour moi sont flétris & perdus . . .  
Mais en étois-tu moins l'espoir de ma famille ?  
Pour être criminelle , en es-tu moins ma fille ?  
Tu ne perds que la vie , & dans ce jour d'horreur ;  
Je perds, quoique je fasse, ou ma fille, ou l'honneur.  
Mais dût-on m'accuser d'avoir un cœur barbare,  
Je ne te connois plus, ton crime nous sépare.  
La loi proserit tes jours.

EUSTACHE.

Et tu ne réponds pas ;

Cruelle ! sur le point de marcher au trépas.  
Que te vouloit Talbot ?

JULIE.

Je prenois ta défense ;

Et pour sauver Calais, j'implorois sa clémence.

EMILIE.

Et pour en disposer les jours font-ils à toi ?



Il les doit à l'honneur, il les doit à son Roi.  
Malheur au cœur perfide & né pour l'infâmie.  
Qui pour se conserver expose sa Patrie!  
Voulois-tu qu'il vécût pour nous voir au tombeau ?  
Quand l'honneur est perdu, la vie est un fardeau.  
Qu'importe la tendresse & son foible murmure !  
Nos jours sont pour l'Etat, nos pleurs pour la nature.

## DE VIENNE.

Que vous m'avez puni, grands Dieux ! un jour de plus  
Eût fixé pour jamais le prix de leurs vertus.  
Qu'on l'enchaîne, soldats ; que son supplice effraye  
Ceux, que pour nous trahir, l'Anglois séduit ou paye.  
Tes lauriers sont flétris, Peuple ingrat, qu'as-tu fait ?  
François, êtes-vous nés pour commettre un forfait ?  
Compagnons de ma gloire, appui de ma vieillesse,  
C'est ainsi qu'aujourd'hui vous payez ma tendresse !  
Allons leur découvrir ce sein pour eux blessé,  
Ils compteront les coups, dont l'honneur l'a percé.  
Ah ! sans doute, en voyant ces nobles cicatrices,  
Un remord fera plus que l'horreur des supplices.  
Suivez-moi.

## JULIE.

Cher époux, je meurs sans murmurer.

## EUSTACHE.

Cruelle ! adieu ! l'honneur me défend de pleurer.



---

*SCENE VII.*

EMILIE, EUSTACHE.

EUSTACHE.

**C**'EST vous qui l'égorgez.

EMILIE.

N'accuse que son crime.  
Tu peux à ton pays reprocher sa victime ?  
N'es-tu donc point mon fils ?

EUSTACHE.

Suis-je moins son époux ?  
Etoit-ce, étoit-ce à vous de conduire les coups ?

EMILIE.

Mon fils, seroit-ce à toi de condamner ta mere ;  
De remplir sans foiblesse un devoir nécessaire ?  
Imite ton épouse, ose aussi m'outrager ;  
Comment & de quel droit peux-tu m'interroger ?  
Nos malheurs m'ont touchée & non pas avilie :  
Eh ! quelle Spartiate, en nommant la Patrie ,  
Eût permis à son fils d'oser la condamner ?  
Va, ma force auroit moins la gloire d'étonner ;  
Si mon siècle plus riche en merveilles divines ,  
Au défaut de héros avoit des héroïnes ;

Et



Et s'il ose appeller mes vertus des fureurs,  
Qu'il blâme ma fierté, je blâmerai ses mœurs.

EUSTACHE.

Prodige de constance où mon esprit s'égare!  
Je suis né vertueux, mais ne suis point barbare;  
Et je dois, si mon cœur a pu la condamner,  
Consentir à sa mort, & non pas l'ordonner.  
J'abjure ces honneurs où la gloire vous nomme,  
Si pour être un héros, il ne faut plus être homme.

EMILIE.

Je ne sçais qui retient ma trop juste fureur,  
Je ne le sçais que trop.... la cause est dans mon cœur;  
Puis-je enfin espérer, qu'une mere odieuse,  
Obtienne encore de toi.....

EUSTACHE.

Demande injurieuse!  
Ma mere, vous doutez des sentimens d'un fils?

EMILIE.

Je te suis chere encor....

EUSTACHE.

Dieux! si je vous chéris...

EMILIE.

Fais le voir à l'instant.

EUSTACHE.

Parlez, ma main est prête.

C

EMILIE.

Il me faut dans ce jour apporter une tête.  
Tiens.... tu n'as point tremblé.... reçois donc ce poi-  
gnard.  
La victime ....

EUSTACHE.

Parlez.

EMILIE.

Choisis.

EUSTACHE.

C'est Edouard.

EMILIE.

Mon cœur te le nommoit : il faut ce sacrifice ;  
Mon fils ; c'est au combat que je veux qu'il périsse.  
Je ne veux point qu'en traître , armé contre ses jours ;  
De sa sécurité tu prennes du secours.  
Tout François est armé par le patriotisme,  
Et dans l'assassinat ne voit point l'héroïsme.  
Si tous nos Citoyens foiblissent en ce jour ;  
Vas sauver ta Patrie , & venger ton amour.  
Rentrons.

EUSTACHE.

Oui , j'y mourrai , ce seul espoir m'attire ;  
La mort comble les vœux d'un cœur qui la desire.

*Fin du second Acte.*



---

A C T E III.

---

SCENE PREMIERE.

DE VIENNE, EMILIE, *Soldats.*

EMILIE.

SEIGNEUR, où courez-vous ?

DE VIENNE.

Je vais chercher la mort ;  
J'ai trop long-temps souffert cet outrage du fort.

EMILIE.

Quoi, seul & sans secours !

DE VIENNE.

J'ai pour moi mon courage ;  
Leur honte, ma fierté, mes exploits & mon âge.  
Qu'ils répandent des pleurs, ces illustres guerriers ;  
Qu'une indigne pitié flettrisse leurs lauriers.  
Jamais je ne connus ces honteuses allarmes ;  
Vertu, tes seuls malheurs faisoient couler mes larmes !

Qui vainquit soixante ans l'Anglois & le destin,  
Doit mourir en héros, les armes à la main.

Cij

J'y cours, foibles soldats : allez dire à la France ;  
 Jean de Vienne combat, meurt en notre présence ;  
 Timide spectateur d'un aussi beau trépas,  
 Aucun, pour l'imiter, n'osa suivre ses pas.  
 Adieu, tombeaux sacrés ! adieu, chere Patrie !  
 Par ce dernier combat, souviens-toi de ma vie.

EMILIE.

Quel trouble émeut mon ame ! ah ! Seigneur, arrê-  
 tez.  
 Vous oubliez, hélas ! quel coup vous me portez ;  
 Ce trépas deshonne, avilit ma famille.

DE VIENNE.

Qu'osez-vous dire !

EMILIE.

Il est le crime de ma fille.  
 C'est elle qui versa ses larmes dans les cœurs ;  
 Et bientôt les glaça de ses foibles terreurs.  
 Ah ! Seigneur, croyez-en Emilie & son zèle,  
 Même dans ses erreurs le François est fidèle.  
 Tout se peut réparer : au seul nom de l'honneur ;  
 Vous entendrez gemir & palpiter leur cœur.  
 Hommes dans leurs vertus, coupables sans bassesse ;  
 S'ils n'étoient que François, ils feroient sans foi-  
 blesse :  
 Parlez-leur de leur Prince, & je vous réponds d'eux.  
 (*aux Soldats.*)  
 La honte vous retient, Citoyens malheureux.  
 Quelle erreur ! ce héros vous pardonne & vous  
 aime.



Armez-vous , il est grand de s'accuser soi-même ,  
On faillit trop souvent , on se repent trop peu ;  
La honte est dans le crime & non pas dans l'aveu.  
Seigneur , voyez leurs yeux , & lisez dans leurs ames ;  
Ils expieront leur faute & celle de leurs femmes.  
Je ferai seule à plaindre.

DE VIENNE.

Exemple des vertus ;  
A tant de dignités , que d'hommages sont dus !  
Il faut venger l'Etat & servir Emilie.  
Qu'on s'assemble , Soldats , qu'on amene Julie ;  
Que l'Anglois , de sa mort , frémissse dans son camp ;  
Offrons-en le spectacle à son perfide amant.  
Allez.

SCENE II.

EMILIE , DE VIENNE.

DE VIENNE.

**J**E crains encor : le destin de la France ;  
Avec nos ennemis est trop d'intelligence.  
Oseront-ils tenter de sublimes travaux ,  
Que voit avec effroi l'œil même des Héros ?

EMILIE.

Ah ! Seigneur , il suffit que chacun vous contemple ;

S'ils balançoient encore à fuivre votre exemple ;  
 Tous méritent la mort ; empêchons que Calais ,  
 Soit autant qu'un trophée , un azile aux Anglois ;  
 Tournez contre nos murs ces machines terribles ,  
 Qui , tonnant dans vos mains , nous rendoient invincibles.

Leur mort , aux ennemis , aura trop peu coûté ;  
 Mais ils mourront au moins avec leur liberté.

## DE VIENNE.

Madame, oubliez-vous que la seule Patrie ,  
 A droit de prononcer sur la mort ou la vie ?  
 Si j'ai quelque pouvoir , je le tiens de la Loi ;  
 Quand je punis un crime , elle juge avant moi.  
 Le défaut de courage est moins crime que tache :  
 La honte , & non la mort , sert de supplice au lâche.  
 Si toujours révoltés & contens de servir ,  
 Eux-mêmes , sans remords , aiment à se trahir.  
 Je marche aux ennemis , je défens de me plaindre ;  
 Si la mort est un mal , c'est pour qui peut la craindre.  
 L'Etat ordonnera du sort de Citoyens ,  
 Trop dignes de leurs fers pour être encor les miens.  
 Mais le peuple s'avance & j'apperçois Julie :  
 Fuyez ces lieux affreux , vertueuse Emilie.

## EMILIE.

Moi , fuir ! & si mon fils , moins Citoyen qu'amant ,  
 Venoit , ou la défendre , ou la voir en mourant.  
 Qui donc ici pourroit suppléer à sa mere ?  
 A qui donc sa vertu peut-elle être aussi chère ?  
 Le tems de la douleur n'est point venu pour moi :



Je me dois à mon fils , je le dois à son Roi.  
Mes yeux se fermeront pendant le sacrifice,  
Mais pour pleurer le crime , & non pas le supplice.

DE VIENNE.

Plût au Ciel que ce Peuple eût sçu vos imiter !

---

S C E N E   I I I .

JULIE , DE VIENNE , EMILIE , *Soldats ;*  
*Peuple , Bourreau , deux fils de Julie.*

DE VIENNE.

**I**NGRATS , contre mes loix pourquoi vous ré-  
volter ?

Quel crime peut en moi vous faire méconnoître  
L'objet de vos respects , & votre ami peut-être ?  
Mes vieux ans à l'opprobre ont été condamnés :  
J'allois mourir pour vous.... & vous m'abandonnez !  
Je devrois.... mais vos cœurs me nommoient votre  
pere ,

Ce trop cher souvenir défarme ma colere :  
Je parle à des François , vous vous nommiez mes fils ;  
Il m'en coûteroit trop de vous avoir haïs.  
Oui , tout est oublié : vous fûtes trop sensibles ,  
Punissez-en l'Anglois , qu'il vous trouve invincibles.  
Mais tout coupable auteur d'une rébellion ,  
Ne mérita jamais la faveur d'un pardon.

Civ

## JULIE.

Et je n'y prétens pas : vous connoissez mon crime ;  
 Mon époux & l'Etat veulent une victime.  
 Talbot ne revient point , j'ai perdu tout espoir ,  
 Ordonnez mon trépas.... j'ai trahi mon devoir.  
 Ma mere .....

## EMILIE.

Eh ! laisse moi , ce nom , ce nom si tendre ;  
 Ne sert qu'à t'accuser au lieu de te défendre.  
 Toujours nommer Talbot , mourir en le nommant ;  
 C'est-là m'affocier , barbare , à ton tourment :  
 Par toi le deshonneur entre dans ma famille ,  
 Tu m'ôtes la douceur de te nommer ma fille.  
 Quoi ! tu verses des pleurs !... ô nature !... ô devoir !..  
 Vos combats sont affreux .... j'ai perdu tout espoir.  
 Je m'attendris moi-même.... Ah ! c'est un crime en-  
 core :

Je devrois t'en punir , puisque Talbot t'adore ;  
 Plus je te chérissais , plus ton forfait est grand :  
 Meurs du moins sans foiblesse , & m'oublie en mou-  
 rant.

## JULIE.

Ciel ! que m'ordonnez-vous ? la bouche de Julie ,  
 Dans ses derniers soupirs , doit nommer Emilie ,  
 Peuple qui m'écoutez , témoin de mes malheurs ;  
 Gardez-vous de mêler vos larmes à mes pleurs.  
 Mon trépas vous absout , mais vengez ma mémoire ,  
 J'aurai de tout mon sang payé votre victoire.  
 Oui , Talbot m'adoroit , ... je l'ai cru généreux !



Je dois mourir, l'ingrat n'a point rempli mes vœux.

(*Elle se met à genoux.*)

Adieu, chers Citoyens.... & vous qui m'êtes chère ;

Que je n'ose nommer.... adieu, vivez, ma mere.

Que l'on frappe.... arrêtez. Trop tendre souvenir !

Ne les verai-je point avant que de mourir ?

Accordez-moi, Seigneur, une dernière grace ;

J'ai deux fils, qu'en mourant leur mere les embrasse ;

(*Elle aperçoit ses enfans dans la foule du Peuple.*)

Que vois-je ? ô Dieu ! c'est vous, & que venez-vous

faire ?

(*Elle court à eux.*)

Dans ces lieux, chers enfans, vous cherchez votre mere.

Votre oreille bientôt n'entendra plus ma voix,

Embrassez-moi, mes fils, pour la dernière fois.

Vous pleurez mon trépas !.... Je vous étois donc

chère ?

Puissiez-vous dès ce jour, ne point pleurer un pere !

Peut-être hélas ! bientôt, timides Orphelins,

Aurez-vous à rougir de vos affreux destins.

Peut-être plus encor d'une mere coupable.

Tout, jusqu'au souvenir, me rend donc méprisable !

Adieu, trop chers objets, ... arrêtez.... quelle hor-

reur

(*Elle s'éloigne d'eux & y revient.*)

Ajoute à mon tourment & déchire mon cœur !

Je ne puis les quitter, ou qu'on me les arrache....

Pourquoi les rappeler lorsque tout m'en détache ?

Emilie, ah ! du moins sur ces fils malheureux,

Daignez pour un moment, daignez jeter les yeux.

Ah ! quittez-moi, voilà désormais votre mere,

Chérifiez-la, mes fils, fléchissez sa colere....

Quoi, je me sens presser de vos bras innocens !

Laissez-moi, pour mourir, reprendre au moins mes sens.

Quelle image, grands Dieux, vient me troubler encore?

Je vois en eux les traits de l'époux que j'adore.

Mes fils, en l'embrassant, portez-lui mes adieux...

Je l'aimois, je me meurs, ôtez-les de mes yeux.

#### S C E N E IV.

DE VIENNE, EUSTACHE, EMILIE ;

JULIE, *Soldats, Peuple de Calais, les deux  
fils de Julie.*

EUSTACHE.

**D**IEUX ! quel spectacle ici se présente à ma vue !  
Quelle secrète horreur, en mon ame éperdue !  
Pour qui cet appareil ?

JULIE.

Peux-tu le demander ?

L'instant étoit venu, pourquoi le retarder ?

Adieu : quoi tu gémis ! un époux me regrette !

Je t'aurai vu, du moins je mourrai satisfaite.

Enmène loin de moi ces gages précieux :

Fuis toi-même, veux-tu que je meure à tes yeux ;

Que leurs cris innocens redoublent mon supplice ;

Que sur eux & sur toi tout mon sang rejaillisse ?

S'ils te parlent de moi, chéris leur souvenir :

Fais-les me plaindre : au moins ne m'en fais point haïr.

Fuis-moi.



EUSTACHE.

Dieux ! la pitié l'emporte sur la haine.  
Que dis-je ? c'est l'amour, l'amour seul qui m'en-  
traîne.

L'Anglois de ce trépas tranquille spectateur ,  
Verra donc à la fois sa honte & mon malheur ?  
Je ne l'excuse point , l'Etat veut son supplice :  
Mais veut-il qu'en ces lieux mon épouse périsse ?  
Mais en la punissant me faut-il outrager ,  
Et doit-il me punir quand je cours le venger ?  
Si jamais cette main eut part à la victoire ,  
Elle m'acquiesce des droits.... ce sont ceux de ma gloire.  
N'ordonnez pas , Seigneur , qu'un trépas odieux  
Ait l'Anglois pour témoins , & pour scène ces lieux.  
Pour l'honneur de l'Etat , cachons par le silence  
Le nom de tout Sujet indigne de la France.

DE VIENNE.

J'accorde cette grace , Eustache , à vos exploits :  
Auprès de moi toujours la valeur eut des droits.  
Que dans une prison , la mort ensevelisse  
La honte d'un époux , son crime , & son supplice.

JULIE.

Qu'on m'y conduise ; adieu , fidèle & tendre époux ;  
Sur ces foibles enfans n'étend point ton courroux ;  
Si dans eux quelquefois tu crois voir mon image ,  
Ne les en punis point , prends pitié de leur âge ;  
Ne déteste que moi.

EUSTACHE.

Je voudrois le pouvoir.

Que dis-je ? ai-je la force, hélas ! de le vouloir ?  
 Cher & cruel objet, dont l'aspect me déchire,  
 Est-ce à toi d'accuser, un époux qui soupire ?  
 Au Citoyen, en moi, ton crime fait horreur.  
 Mais ce crime, l'époux ne le nomme qu'erreur :  
 Mon esprit tour-à-tour & s'éclaire & s'abuse ;  
 Tantôt il te condamne & tantôt il t'excuse.  
 Sur le sort de tes fils, cesse de m'attendrir,  
 Que pourrois-je pour eux ? ... Je vais bien-tôt mourir ;

JULIE.

Tu me réservoies donc ce dernier coup, barbare !  
 Ils nous réuniroient, si la mort nous sépare.  
 Ils me rendroient à toi ; mais non, mon triste amour  
 Te fait haïr tes fils, & toi-même & le jour,  
 Tu rougis de liens rompus dans l'infâmie.  
 Eh, bien ! dans cet instant, arrachons leur la vie.  
 Prévenons les regrets de deux infortunés,  
 Par leur mere à l'opprobre, à jamais condamnés.  
 Prends toi-même un poignard.

EUSTACHE.

Quel transport sanguinaire !

JULIE.

Quel crime, que livrer deux fils à la misère !

EUSTACHE.

Pourrois-tu les frapper ?

JULIE.

Peux-tu toi les quitter ?



Le coup est trop affreux pour oser le tenter :  
Non, non, vous n'aurez point pour bourreau votre  
mere.

Pleurez, mes fils, tombez aux pieds de votre pere;  
Et s'il s'arrache à vous pour marcher au trépas,  
Que vos corps écrasés ensanglantent ses pas.

*(Les enfans embrassent les genoux de leur pere.)*

EMILIE.

Ah! cruels, arrêtez. Eh! pour être invincible,  
Croyez-vous que mon cœur en soit donc moins  
sensible?

O ma fille! ô mes fils! à ma foible vertu  
N'arrachez point l'honneur d'avoir bien combattu.

DE VIENNE.

Cessez de vous armer contre nous de leurs larmes :  
Il n'a que trop connu le pouvoir de vos charmes.  
Quand l'Etat n'a que trop à se plaindre de vous,  
Ne lui ravissez point encore votre époux.  
Sa valeur nous est due, & vous voulez l'abattre :  
Ces momens seroient mieux employés à combattre!  
Déjà le jour paroît... S'il meurt dans le combat,  
Que craignez-vous? vos fils pour pere... auront  
l'Etat.

JULIE.

Oui, vous me rassurez : je meurs moins malheureuse!  
Conduisez-moi, soldats.... perte trop douloureuse!  
Adieu, ma mere.... adieu, cher objet de ma foi.

EUSTACHE,

Que faire?

JULIE.

Vivre encor.

EUSTACHE.

Et pour qui ?

JULIE.

Pour ton Roi.

Retirez-vous, mes fils, épargnez sa constance :  
Fuyez seuls ; nous craignons tous deux votre présence.

## S C E N E V.

DE VIENNE, EUSTACHE, EMILIE ;  
*Soldats, Peuple de Calais.*

EUSTACHE.

QUEL mouvement secret s'élève dans mon cœur ?

Triste pressentiment, n'accrois point mon malheur ;  
Laisse-moi voir en elle un objet détestable,  
Que l'Etat, que l'honneur ont déclaré coupable.  
Peins-moi Talbot heureux, les Anglois triomphans...  
Dieux ! mon cœur ne la voit, que pleurant ses enfans.  
Peut-être en ce moment son supplice s'apprête :  
Je la vois à genoux.... Je vois tomber sa tête....  
Où courez-vous, mes fils ?.. Vous fuyez pleins d'horreur.



Venez de ce sang même abreuver ma fureur ;  
Je veux rendre le fort envieux de ma rage ,  
Allons aux ennemis , Soldats.... que le carnage....

EMILIE.

Arrête , fils indigne , & reconnois ma voix ;  
Respecte ici ton Maître , & ta mere , & les Loix.  
Rends-moi , rends-moi ce fer , gage de ma tendresse ;  
Il doit venger l'Etat , & non pas ta foiblesse.  
Ces François voudroient-ils t'admettre au milieu  
d'eux ?

Moins brave & Citoyen , qu'Amant & furieux.  
Où le Héros combat , l'homme doit disparaître.  
Dois-tu mêler ta cause à celle de ton Maître ?  
Il est assez , sans toi , d'illustres Combattans ;  
Vas pleurer ton épouse & plaindre tes enfans.

EUSTACHE.

Ma mere , à votre voix , quel nouveau jour m'éclaire !  
Ouvrez enfin , Seigneur , cette noble carrière :  
L'honneur reprend ses droits : l'éclat de la vertu  
Ne brille que bien mieux , lorsqu'elle a combattu.

EMILIE.

François , pardonnez-lui , s'il vous offre sa vie ;  
Agréez tout son sang , c'est le sang d'Emilie.

DE VIENNE.

Les momens nous sont chers , venez venger l'Etat :  
L'Honneur , François , l'Honneur , c'est le mot du  
combat.

( Tous les Soldats commencent à se mettre en  
marche , comme pour aller combattre. )

---

*S C E N E V I.*

*Un HERAULT d'Armes Anglois, EMILIE ;  
DE VIENNE, EUSTACHE,  
Peuple de Calais, Soldats.*

LE HERAULT.

SEIGNEUR , & vous, Guerriers, livrez-vous à la  
joie :

De la part de son Prince ici Talbot m'envoye ;  
Mon Maître avec la paix vous rend la liberté :  
Il n'offensera plus l'honneur par ce Traité.

DE VIENNE.

Je n'oserois penser, qu'un dessein sanguinaire  
Pour nous perdre, abusât de votre caractère.  
Ministre de la paix, cet emploi révééré  
Est d'autant mieux vengé, qu'on le croit plus sacré ;  
Se soupçonner trompé, c'est mériter de l'être ;  
Je juge par mon cœur, du cœur de votre Maître.

EUSTACHE.

Non, Seigneur : acceptez la guerre & non la paix ;  
Il flatte d'une main, l'autre enfonce des traits.  
Les traîtres sont pour lui le plus sûr stratagème.  
Qui peut les protéger, peut l'être aussi lui-même.

LE HERAULT.

Ne nous accusez point, François, de trahison.

Talbot



Talbot viendra dans peu détruire ce soupçon,  
 Et comme cette paix de lui seul est l'ouvrage,  
 Il veut entrer lui seul & vous servir d'otage.  
 Il m'a dit en partant, que dans une heure au plus,  
 Il viendrait rendre hommage à d'illustres vertus.

## S C E N E V I I.

DE VIENNE, EUSTACHE, EMILIE,  
*Soldats, Peuple de Calais.*

EUSTACHE.

**Q**U'ENTENDS-JE ? Je crois voir mon épouse  
 sanglante,  
 Me jurer par les Dieux, qu'elle étoit innocente.  
 Talbot va revenir : s'il en est encor tems,  
 Pour cette heure, Seigneur, différez ses tourmens.  
 Envoyez un Soldat.

DE VIENNE.

J'accorde sa demande.

EUSTACHE.

Cours, Soldat, & reviens; dis que tout se suspende.  
 Ah ! ma mere, excusez mes regrets, mes transports,  
 Je ferois contre moi d'inutiles efforts.  
 Oui, je suis citoyen : oui, ma noble furie  
 Versa plus d'une fois mon sang pour la Patrie ;  
 Mais le Héros est moins le Soldat valeureux,  
 D

Que l'homme bienfaisant, qui plaint les malheureux:

EMILIE.

Vas: le Héros n'est point généreux par foiblesse,  
Et sa pitié n'est point une lâche tendresse;  
Les seuls infortunés ont droit à ses bienfaits,  
Il ne compte pour rien ses propres intérêts.  
Sous le prétexte heureux de plaindre l'innocence,  
Ton amour avec art ménage sa défense;  
Mais, ce Soldat revient.

LE SOLDAT.

Regrets trop superflus!

Votre Epouse....

EUSTACHE.

Il gémit, acheve.

LE SOLDAT.

Elle n'est plus.

EMILIE.

J'attendois que tes pleurs, par un nouvel hommage;  
Fissent à ma fierté quelque nouvel outrage.  
Ce n'est point que je veuille irriter ta douleur;  
Mais je dois éprouver mon fils par ce malheur.  
Sans doute ta Julie est morte criminelle;  
Pourrois-tu regretter une épouse infidelle?  
Si la fausse apparence a trop-tôt prévalu,  
Plairons-nous qui conserve, en mourant, sa vertu?  
Son ombre illustre alors, jalouse de sa gloire,



S'irrite que tes pleurs offensent sa mémoire.  
Comme elle , aime l'Etat , combats pour l'imit er,  
Ce sera dignement , mon fils , la regretter....  
Mais c'est trop me flatter d'une fausse innocence.

EUSTACHE.

Embrassez , pour un tems , cette douce espérance.  
François : à ses vertus si nous devons la paix ,  
Nous pourrons consacrer sa mémoire à jamais.  
Allons attendre , Amis , ce moment désirable.  
Ciel ! si vous vous montrez pour nous plus favorable,  
Pour mieux nous accabler , n'allez pas nous tromper ;  
Cessez de nous haïr , en cessant de frapper.

*Fin du troisieme Acte.*



---

## A C T E IV.

---

### SCENE PREMIERE.

DE VIENNE, EUSTACHE, EMILIE,  
*Soldats, Peuple de Calais.*

DE VIENNE.

**T**ALBOT est de retour : le Ciel enfin propice  
Couronne vos travaux & prouve sa justice.  
François, vous le voyez : les droits de la valeur  
Sont d'être respectés au milieu du malheur.  
Vous, Eustache, cessez de pleurer une épouse,  
Du plus foible soupir la Patrie est jalouse,  
L'Etat, peut-être encor, aura besoin d'appui.  
Un Héros doit, par-tout, en tout tems, être lui,  
Mais Talbot vient.





## SCENE II.

TALBOT, DE VIENNE, EUSTACHE,  
EMILIE, *Soldats, Peuple de Calais.*

DE VIENNE.

SEIGNEUR, quel deffin favorable !  
A fléchi d'Edouard le courroux implacable ,  
Est-ce vous, qui , charmé de nos nobles travaux ,  
Etes le protecteur d'un peuple de Héros.

TALBOT.

Politiques François , dont la douceur trompeuse ,  
Se pare. des dehors d'une candeur heureuse :  
Oui, je vous ai servis , mais sans moins vous haïr.  
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai fait qu'obéir :  
Edouard vous accorde une paix honorable.  
Mes vœux l'avoient trouvé d'abord inexorable ;  
Mais le tardif Philippe , & cent mille François ,  
Hier encor tentoient de délivrer Calais.  
Vous nous vouliez combattre , & le feu de la rage  
Vainquit plus d'une fois le sang froid du courage.  
J'ai sçu croître à ses yeux ses dangers prétendus ,  
Et pour mieux l'émouvoir , j'exaltois vos vertus.  
Je viens enfin moi-même acquitter ma promesse ,  
Sans doute, je devrois rougir de ma foiblesse :  
Mais l'innocence ici n'est-elle point aux fers ?  
Finiſſons les tourmens qu'elle a déjà soufferts.

D iij

Je suis votre rival, & j'adore Julie,  
 Eustache : les vertus même d'une ennemie  
 Ont droit de captiver ma sauvage fierté.  
 Mon cœur, en l'écoutant, oublioit sa beauté,  
 Je partageois pour vous ses sensibles allarmes ;  
 J'appuyois en secret ses raisons de mes larmes.  
 J'ai senti, du respect, l'amour même s'armer :  
 Que dis-je ? enfin j'allois finir par vous aimer.  
 On nous surprend ensemble ; incapable de trouble,  
 Dans ces affreux momens, sa tendresse redouble ;  
 Et son cœur allarmé, pour les jours d'un époux,  
 Oublioit son danger, pour me parler de vous.

## EUSTACHE.

Dieux ! mon dernier Arrêt va sortir de sa bouche.

## TALBOT.

François, je ne suis plus un ennemi farouche ;  
 Mais un rival, ami, respectueux, vaincu,  
 Qui fait, de son amour, hommage à la vertu ....  
 Vous ne répondez rien ! faites venir Julie,  
 Je briserai, sans vous, ces nœuds de l'infamie,  
 Dont vous avez chargé ses innocentes mains.  
 Vous détournez les yeux.... vous semblez incertains !  
 Ingrats, étoit-ce ainsi que sa noble tendresse,  
 Pour défendre vos jours, attaquoit ma foiblesse ?  
 Le croiriez-vous coupable ?... Oseriez-vous douter ?

## EUSTACHE.

Ah ! Talbot, vos discours me l'ont fait souhaiter.  
 Remords. Vautours affreux, mon supplice com-  
 mence ;



Je me fens déchirer ; votre juste vengeance....

TALBOT.

Qu'entends-je ? pour sauver ses jours.

EUSTACHE.

Il n'est plus temps.

TALBOT.

Farouches ennemis, trop barbares tyrans !  
Ne vous plaignez donc plus, si des guerres funestes,  
De vos champs désolés, vont ravager les restes.  
Chez vous, le point d'honneur est d'improver nos  
mœurs ;

Notre haine pour vous, prit sa source en vos cœurs.  
La fausse aménité, qu'emprunte votre adresse,  
Cache un venin secret, que n'a point la rudesse  
Qu'on nous reproche trop, & qui n'est que l'effet  
D'un orgueil, que toujours ennoblit son objet.  
Suffit-il qu'à nos yeux, un objet soit aimable,  
Pour que vous le jugiez odieux ou coupable ?

DE VIENNE.

Et ne suffit-il pas qu'un lâche déserteur  
Aille dans votre camp vous vendre son honneur,  
Pour que de votre Roi confident mercenaire,  
Il soit de ses secrets digne dépositaire ?

TALBOT.

Seigneur, appelez-vous de ce nom odieux,  
Ceux qui suivent les loix d'un devoir glorieux ?

D'iiiiij

Quand le Comte d'Harcourt , plus juste & moins  
rebele ,

D'un Roi , qu'il se choisit , est le sujet fidele ,  
Ce que votre fureur nomme rebellion ,  
N'est qu'un exemple heureux , que votre Nation  
Dédaigna par orgueil ; mais elle en est punie.  
Ses malheurs sont affreux , sa gloire est obscurcie ;  
Des milliers de François désertent vos remparts ,  
Et d'Edouard vainqueur suivent les étendarts.  
Le remord les ramene aux genoux de leur Maître :  
Edouard , satisfait de se voir reconnoître ,  
Pardonne ; & les ferrant dans ses bras triomphans ,  
N'est qu'un pere attendri , qui reçoit ses enfans.  
Mais vous , sans l'écouter , sur la seule apparence ,  
Vous avez à plaisir égorgé l'innocence.

#### DE VIENNE.

Talbot , quand il s'agit du fort d'un Peuple entier ,  
C'en est trop d'un soupçon contre un particulier.  
Parlons mieux , n'accusez que vous de son supplice :  
Employant à la fois , la force & l'artifice ,  
Vous-mêmes , malgré nous , nous rendez défiants :  
Le pere , sans terreur , ne voit plus ses enfans ;  
Parjures sans remords , sans honte sacrilèges ,  
On redoute bien moins vos armes que vos pièges.

#### EMILIE.

Seigneur , c'est , devant lui , trop vous justifier :  
L'honneur , qui se défend , semble s'humilier.  
Ce qu'on a fait , Talbot , on crut le devoir faire ;  
Si ma fille a péri , pour juge elle eut sa mere ,



Etes-vous donc venu pour nous interroger ?  
N'avons-nous point un cœur ? c'est à lui de juger.  
Soutenez mieux vos droits & votre caractère.  
Quelle paix offrez-vous ?

TALBOT.

Une paix sanguinaire.

EUSTACHE.

N'importe, si l'honneur permet de l'accepter ;  
Pour sauver sa Patrie, on ose tout tenter.

TALBOT.

Combien je me repens de ma foible clémence !  
Moi-même, lâche amant, j'ai détruit ma vengeance !  
Ecoutez votre Arrêt ; pour changer votre sort,  
Il faut que d'entre vous , quatre souffrent la mort.  
La paix est à ce prix ; leurs sentences sont prêtes :  
Vous-mêmes, sous vos yeux, verrez tomber leurs  
têtes.....

Ils ne répondent point.... Il ont déjà tremblé....

EUSTACHE.

Ah ! Tous, s'il le falloit, auroient déjà parlé.  
Quel calme rend la paix à mon ame agitée ?  
Des plus nobles desirs, je la sens transportée.  
Où suis-je ? Je crois voir ces Héros généreux ,  
Que la France a placé au rang des demi-dieux ,  
Les Coucy, les Lisois, noms sacrés pour l'envie  
Me trompez-vous, mes yeux ? près d'eux je vois  
Julie,

Ombre illustre, sur moi fixe encor tes regards ;  
 Pour voir couler mon sang, descends sur ces remparts :  
 Que nos noms à jamais soient unis par l'histoire ;  
 Quand je craignois ta mort , je craignois pour ta gloire.

Prête tes sentimens à mes chers Citoyens,  
 Rends-les dignes de moi, rends-moi digne des tiens.  
 Pardonnez, chers Amis, si mon impatience,  
 Me nomme le premier, prévient votre vaillance.  
 Courons, le moindre instant doit être ici compté,  
 C'est un instant de plus pris sur la liberté.  
 François, à l'échafaut si l'on voit de la honte,  
 Elle est dans le degré par lequel on y monte.  
 La Patrie elle-même, Amis, vous y conduit,  
 Et la couronne en main, la Gloire vous y suit.  
 Vous tous qui de mes feux avez l'ame occupée,  
 Aux pieds de ce Héros apportez votre épée.  
 Vous faut-il un exemple.... ô toi, par qui mon bras,  
 Repoussa tant de fois, & donna le trépas.  
 Glaive, dont mon Pays m'arma pour le défendre,  
 Je te rends, teint d'un sang, qu'il aime à voir répandre.  
 Arme un jour quelque bras avoué par nos Rois.  
 Dût ce maître nouveau surpasser mes exploits !  
 Eh ! bien, chers Citoyens, quel sang-froid est le vôtre ?  
 Quoi ! respecteriez-vous la valeur l'un de l'autre ?  
 Mais qu'importe le rang, où l'honneur est égal ?  
 Mais le dernier nommé du premier est rival.

*( Il y a ici un instant de silence, où le jeu muet d'Eustache doit exprimer sa douleur sur la terreur des Calaisiens. )*

Je voudrois m'abuser.... Ma mere, leur silence....



EMILIE.

Quel triomphe pour toi, Talbot ! quelle vengeance !  
La voilà donc enfin cette honteuse paix.  
Insulte, tu le peux, insulte au nom François.

TALBOT.

Oui, cet affront . . . . .

EMILIE.

Non, non, respecte-le, barbare :  
Redouble de respect, si ma fureur m'égare.  
Je les haïrois moins, si tu les condamnois.  
Nous les désavouons : oui, je les méconnois.  
Qu'ils aillent dans ton camp, que loin de notre  
Ville,

Ils cachent parmi vous leur lâcheté servile.  
De Vienne nous commande, & pour venger mon Roi,  
Il suffit à nos murs de mon fils & de moi ;  
Il nous suffit qu'un jour, dans ses fastes, l'Histoire  
Dise, en perpétuant à jamais notre gloire,  
» Le dernier Combattant, que Calais vit mourir,  
» La garda libre encor à son dernier soupir.

TALBOT.

Non, non, il n'est plus temps de demander la guerre,  
La paix nous venge mieux.

DE VIENNE.

J'abhorre la lumière :  
Tu vécus trop long-tems, meurs, Guerrier malheu-  
reux ;

Efface au moins leur honte , en expirant pour eux :  
 Trop exécration affront ! jour d'horreur & de crime !  
 Je veux être , Talbot , ta seconde victime.

EUSTACHE.

Ah ! Seigneur , mettez-vous votre rang enoubli ?

DE VIENNE.

Ce rang n'est plus le mien , ils l'ont trop avili.  
 Le Guerrier Citoyen ne doit rien à sa race ,  
 La gloire du Héros ne tient point à sa place.  
 Dans un danger d'Etat , qui sçait mourir est grand :  
 Le lâche est roturier , la valeur fait le rang.

SCENE III.

JEAN D'AIRE, UN CALAISIEU, *le casque  
 sur la tête & la visière baissée, Personnages précédens.*

JEAN D'AIRE.

**E**N est-il temps encor ? Le frere de Julie  
 Pourra-t-il être admis à vous offrir sa vie ?  
 Vous ne répondez point. . . sans doute le malheur  
 Sur un frere tardif , poursuit encor la sœur.  
 Ils m'ont tous prévenu dans cette illustre place.

EUSTACHE,

Ils te l'ont tous laissée,



JEAN D'AIRE.

Ah! je leur en rends grace!

Cet ami, le premier m'annonça votre sort,  
Et le premier aussi veut me suivre à la mort :  
Un instant dans la Ville en répand la nouvelle,  
Le même instant ici me voit offrir mon zèle.

EMILIE.

Remets-nous cette épée, Héros trop généreux ;  
Un jour elle armera tes fils ou tes neveux.

JEAN D'AIRE.

O Patrie, aggréez ce premier sacrifice ;  
La quitter eut été pour mon cœur un supplice :  
Mais il faut en ce jour braver de plus grands coups :  
Pour vous je la portois, je la quitte pour vous.

(*Il quitte son épée : son Ami en fait autant.*)

Tu gémis, cher Eustache!

EUSTACHE.

Ami tendre &amp; sensible,

Que les Dieux en ce jour rendent mon sort horrible !  
Doux nom d'ami, de pere, & de fils & d'époux,  
Mon cœur, pour être à lui, doit vous oublier tous.  
Mais puis-je t'oublier ? toi que mon cœur adore,  
Toi qu'ici chaque objet me représente encore ?  
Mes yeux m'offrent par-tout des glaives, des tom-  
beaux . . . . .

Je dois, pour t'imiter, mourir pour tes Bourreaux !  
Regarde, mon Ami, cette mere adorée,  
Par un fils plus chérie, encor que réverée ;

Eh bien ! dans un instant , la quittant pour jamais ,  
 Je laisse sa vieillesse aux plus tristes regrets.  
 Vous vous troublez , ma mere ! .... ô trop cheres al-  
 larmes !

Eh ! laissez-les couler , pourquoi cacher vos larmes ?  
 Cher Ami , je frémis , tout son cœur m'est connu ;  
 Quand il aura tout fait pour l'austere vertu ,  
 Il fera tout à moi .... Dieux ! Quel tourment j'endure !  
 Je suis réduit à craindre en elle la nature :  
 Sa tendresse alarmée enfin l'emportera....

JEAN D'AIRE.

Ses pleurs....

EUSTACHE.

La connois-tu ?

JEAN D'AIRE.

Quoi donc ?

EUSTACHE.

Elle mourra.

EMILIE.

Tu m'apprends mon devoir.

EUSTACHE.

L'entends-tu ? je succombe.  
 Faut-il à vos genoux ? .. Ah ! ma mere , j'y tombe.  
 Eh ! Pourrois-je suffire à mes maux , à l'honneur ?  
 J'ai dû mourir de joie , & non pas de douleur.  
 Que puis-je demander , tout irrite ma peine ?



Cessez de me chérir, donnez-moi votre haine.  
Quels mots j'ai prononcés !

EMILIE.

Oui, je veux te haïr.  
J'aurai d'un crime au moins, alors à me punir.  
Non, non, je t'aime encor, la nature est plus forte ;  
Coulez mes pleurs, cédez, fierté, mon fils l'emporte.  
Releve-toi, mon fils. Eh ! trop cher ennemi,  
Epargne en ce moment un cœur mal affermi.  
Je ne m'en repens point : te suis-je assez connue ?  
Ta propre gloire excuse une mere éperdue.  
Ma fierté jusqu'ici m'éleva jusqu'à toi,  
L'honneur se partageoit entre mon fils & moi.  
Peut-être ses jaloux diroient, que sans ta mere,  
Il n'eût point soutenu son noble caractère.  
Envieux de mon fils, voyez couler les pleurs ;  
Mais voyez-le mourir & braver mes douleurs.  
Qu'il soit seul le Héros. Vous faites de l'histoire,  
Ne parlez que de lui, taisez-vous sur ma gloire.  
Tu le sçais, que toujours j'eus pour guide l'honneur,  
Je veux le consulter, égare-t-il un cœur ?

EUSTACHE.

Il conservera donc une tête si chere.  
Mais si le fils en moi ne craint plus pour la mere ;  
L'ami s'allarme encor pour les jours de l'ami.  
Cher frere, tu mets donc tes neveux enoubli ?  
A mes malheureux fils tu servirois de pere :  
De leur mere, sans doute, ils chériorient le frere ;  
Quel spectacle pour moi, si je voyois le fer

Se lever & tomber sur un ami si cher.

JEAN D'AIRE.

Ah ! Tu me plaindrois moins.... Je suis moins estimable.

Je mérite la mort.

EUSTACHE.

Parle.

JEAN D'AIRE.

Je suis coupable.

DE VIENNE.

Qu'entends-je ? Ainsi le Ciel veut voir dans sa fureur,  
Le frère criminel, quand il absout la sœur.

EUSTACHE.

Que dis-tu, cher ami ? Quelle faute récente ?

JEAN D'AIRE.

Ma sœur....

EUSTACHE.

Eh bien !

JEAN D'AIRE.

Son crime....

EUSTACHE.

Elle étoit innocente.

JEAN D'AIRE.

Est-il bien vrai, grands Dieux !

EUSTACHE.



EUSTACHE.

Ah ! crois-en un époux ;  
Couppable par devoir , & par vertu jaloux.

JEAN D'AIRE.

O Ciel !... apprenez donc....

EUSTACHE.

Parle.... vit-elle encor ?  
Pardonne cette erreur dans un cœur qui l'adore.  
Acheve donc.

JEAN D'AIRE.

Ami, je m'étois condamné ;  
Ma sœur fut vertueuse , ah ! je suis pardonné.  
Ainsi de l'Etat seul devenu la victime ,  
Je meurs pour le venger , non pour laver un crime.  
Qu'attendez-vous , Talbot ? pour nous en ce moment ,  
Il n'est que le délai qui puisse être un tourment.

TALBOT.

Où sont vos Dévoués ? où donc est leur vaillance ?  
Il en manque un encor à ma juste vengeance.

EMILIE.

Gardes-toi d'ajouter tes reproches aux miens ;  
Je les accablerois , mais seul tu me retiens.  
Ils ont contre eux ma rage , & pour eux ta présence.  
Je les hais moins encor que je n'aime la France.  
Vertueuses sans gloire , & grandes sans éclat ,  
Pourquoi nous défend-t-on de mourir pour l'Etat ?

E

Hommes vous redoutiez fans doute des rivaless;  
Trop fieres, pour un jour n'être que vos égales.  
Si vous nous flétrissez pour une foible erreur,  
Au moins de la vertu, laissez-nous donc l'honneur.

---

*SCENE IV.*

*Le QUATRIEME DÉVOUÉ, & les Person-  
nages précédens.*

EMILIE.

**M**AIS qui s'avance ici?... ce Guerrier se dé-  
voue....

Vous quittez votre épée, ... ah! l'Etat vous avoue:  
Que tout répète ici le nom de liberté,  
Liberté, nom sacré, du François respecté.  
Calais triomphe enfin.... Talbot frémis de rage.  
Pourquoi sous cet airain cacher votre visage,  
Citoyen généreux? Sans doute par vertu,  
Vous vous faites la loi de rester inconnu.  
Peut-être quelqu'ami, des enfans, une mere  
Viendroient nous arracher ou son fils, ou leur pere;  
Gardez-vous de parler, cachez votre secret;  
Peut-être votre voix ici vous trahiroit.  
Le salut de Calais vous prescrit le silence,  
Trop souvent la nature affoiblit la constance.  
Je les voudrois déjà, Talbot, dans votre camp;  
Je craindrois pour Calais le délai d'un instant.



TALBOT.

Qu'ils me suivent , bien-tôt leurs plaintes doulou-  
reuses  
Porteront dans vos cœurs des allarmes affreuses.

EUSTACHE.

Que dites-vous, Talbot ? Qui meurt pour son Pays ;  
Compte pour des plaisirs des tourmens inouis ;  
Et la nature alors , incapable de crainte ,  
S'arme contre elle-même , & méconnoît la plainte ;  
Surpassez s'il se peut , les plus cruels Tyrans ,  
Inventez contre nous les plus affreux tourmens ,  
Avec votre fureur s'accroîtra notre joie.

DE VIENNE.

Allez , nobles Héros , où l'Etat vous envoie.

EMILIE.

Adieu , mon fils , adieu , je sens naître en mon cœur ;  
Un trop noble plaisir & trop peu de douleur.  
Je t'aime d'un amour trop grand pour être tendre ;  
Mais pour mieux t'élever , je me plais à descendre.

EUSTACHE.

Partons amis.

TALBOT.

Hélas ! à mes transports secrets ,  
Je voudrois me livrer ; pourquoi font-ils François ?  
Je sens que malgré moi mon ame vous admire ,  
Peut-être ma fureur avec ma haine expire....

Eij

Que dis-je ? ô Dieux ! Julie est morte.... & je vous plains !

Non, non, vous méritiez de plus cruels destins.  
Edouard, par leur mort, a servi ma colere,  
Content que cette paix tienne encor de la guerre.

DE VIENNE.

Allez, Talbot, sur-tout respectez leur vertu :  
Les fers sont aux Héros, une grandeur de plus.

*Fin du quatrieme Acte.*





---

A C T E V.

---

## SCENE PREMIERE.

DE VIENNE, EMILIE, *Peuple de Calais* ;  
EDOUARD & *ses Gardes.*

EDOUARD.

ENFIN votre fierté tremble devant un Maître :  
Vous avez donc enfin daigné me reconnoître.

DE VIENNE.

Non, non, Seigneur, ce fer ne quitte point mon bras ;  
Notre valeur succombe , & ne vous cede pas.  
Si de ce vaste Etat , le Ciel m'eût fait le maître ,  
Vous auriez vu Calais , ou vaincre , ou cesser d'être ;  
Mais je ne suis ici que le premier Sujet ,  
Le salut de ce Peuple est mon premier objet ;  
Et si de leur honneur je me vois responsable ,  
Des jours du moindre d'eux je suis aussi comptable.  
Ils sont libres enfin : mais cette liberté  
Pour avoir des douceurs nous aura trop coûté.  
Quelle paix ? de quel nom faut-il que je la nomme ?  
Qui vois-je en vous ?

EDOUARD.

Un Roi.

E iij

## DE VIENNE.

J'y cherche donc un homme ;  
Qu'ont fait nos Dévoués, pourquoi vont-ils périr ?  
De quel crime, Seigneur, pensez-vous les punir ?

## EDOUARD.

De celui dont un Roi, bravé par des rebelles,  
Punit, le glaive en main, leurs trames criminelles.  
Les injustes decrets d'un Sénat insensé ;  
M'ont disputé le rang où le Ciel m'a placé.  
Les droits de mes ayeux & ceux de ma naissance ;  
M'appelloient dès long-tems au trône de la France.  
Une Loi ridicule, injuste dans son choix,  
Est faite pour le Peuple, & non point pour des Rois.  
Philippe a, mieux que moi, connu l'art des intri-  
gues.

S'il eût fallu bien plus de vertus que de brigues,  
Je laisse à décider à l'Univers entier,  
Qui de nous deux seroit couronné le premier ?  
Mais à lui pardonner je ne puis me résoudre :  
Nous verrons qui des deux sçait mieux porter la  
foudre,

Le fort m'a bien servi, ... Je devois obtenir,  
Le trône qu'on m'enleve.... Il faut le conquérir....  
J'en rends grâces au Ciel, mon cœur né pour la guerre,  
Veut devenir l'exemple & l'effroi de la terre.  
J'aime sur-tout à voir les débiles humains,  
S'effrayer d'un coup d'œil, se courber sous mes mains,  
Ne respirer, qu'autant que la bonté d'un Maître  
Leur permet d'exister, en méprisant leur être.  
La France va bientôt apprendre à me servir,



Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois la punir.  
Ces François orgueilleux, instruits en l'art de feindre,  
Qui me braveront moins, s'ils avoient moins à  
craindre,  
Vont trembler sous mes loix.

## DE VIENNE.

Autant que vous vous coups  
Seigneur : écoutez moins un injuste courroux ;  
Le tems, ces lieux, mon rang, l'infortune publique ;  
Ne me permettent point d'oser, en politique,  
Vous détailler ici tous les secrets des Rois.  
Mais, Seigneur, pouvez-vous ignorer par quels droits  
Les Potentats assis sur les trônes du monde,  
Regnent en respectant la Loi qui les seconde ?  
Ces droits sont le suffrage unanime & sacré,  
D'un Peuple rassemblé sous un Chef adoré,  
Que lui-même se crée & rend dépositaire,  
De biens, qu'il remet moins à son Roi qu'à son pere.  
Mais en lui confiant ce dépôt glorieux,  
Ce Peuple lui prescrit des devoirs précieux,  
Prix à jamais sacré du pouvoir qu'il lui donne ;  
En France, ce devoir fut que jamais au trône,  
Nos peuples ne verroient une femme monter.  
Les premiers de nos Rois daignerent accepter  
Cette condition, dont la sage prudence  
Excluoit l'Etranger du trône de la France.  
Et vous voulez, Seigneur, punir comme un forfait  
Notre fidélité, notre juste respect !  
Pour une auguste Loi, que tout Peuple peut-être,  
Devroit, pour son bonheur, défendre & reconnoître.

EDOUARD.

Que vous déguisez bien, sous ces prétexte vains,  
 Votre haine pour moi, vos coupables desseins !  
 Vous m'avez moins bravé par valeur que par rage,  
 Et tout fut crime en vous, jusqu'à votre courage.

DE VIENNE.

Seigneur, n'accusez point des Héros, dont les coups,  
 Prouvoient, en vous frappant, leur estime pour vous.  
 Si loin d'être constant & hardi par prudence,  
 J'eusse moins combattu votre rare vaillance ;  
 Fâché que vos hauts faits manquassent de témoins,  
 Vous me haïriez plus, vous m'estimeriez moins.  
 Si c'est vous offenser, que chercher votre estime,  
 Seigneur, de mes pareils cette offense est le crime :  
 Peut-être à quelque Ville allez-vous vous montrer,  
 Vous pourrez sur vos pas encor me rencontrer.  
 Je dois bien-tôt mourir, mais au champ de la gloire,  
 Et mon dernier soupir fixera la victoire.  
 Mais ces braves Guerriers vont périr, vous réglez,  
 Et vous n'empêchez point....

EDOUARD.

Et vous les en plaignez ?

DE VIENNE.

Non, c'est vous que je plains. Qui cherche la vengeance,  
 Sans doute, croit avoir à venger quelqu'offense.  
 On n'est que trop souvent aveugle en son courroux :  
 Prenez-garde, Seigneur, de vous venger sur vous.



Pour ternir vos exploits il suffit d'une tache ,  
Le courage jamais n'offense que le lâche :  
Si l'on voit qu'Edouard le punisse dans nous ,  
On a droit à le croire , ou moins brave , ou jaloux.

EDOUARD.

J'admire avec quel art & par quel artifice ,  
Vous tentez d'éloigner l'instant de leur supplice.  
A-t-on à votre insçu terminé ce traité ?  
On vous l'avoit offert , vous l'avez accepté.  
Plus de délais , Soldats , qu'enfin on les amène ,  
Content si leur trépas ajoute à votre haine.  
Ce n'est point leur valeur qu'aujourd'hui je punis ,  
Je punis leur fierté , je venge mes amis.

DE VIENNE.

Eh ! qui font-ils , Seigneur ? des hommes mercenaires ,  
D'un Monarque étranger esclaves tributaires ,  
Ce sont-là vos amis ! qui put trahir son Roi ,  
A vous-même bientôt , pourra manquer de foi.  
C'est donner contre vous un exemple peut-être ;  
Et la guerre & la paix , tout se vend pour un traité.  
Faites-vous des amis que l'horreur avoueroit ,  
Que l'estime conserve & non pas l'intérêt.

EDOUARD.

Est-ce une honte à moi , si content de me fuivre ,  
Vos Princes sous mes Loix veulent combattre &  
vivre.

DE VIENNE.

Non , ne vous flattez point que leurs foibles tributs ,

Soient par choix, par respect, payés à vos vertus ;  
 Devenu l'instrument de leur lâche vengeance ,  
 Votre bras à leur haine a prêté sa puissance ;  
 Ils vous rendent l'appui de leurs projets honteux ;  
 Ils combattent par vous, & vous servez sous eux.  
 Vous apprenez aux Grands, qu'avec un peu d'au-  
     dace,

On peut faire trembler son Maître dans sa place.  
 Exemple dangereux, que peut-être vos Rois,  
 Voudront en vain un jour combattre avec les Loix.

EDOUARD.

De Vienne, c'est trop loin étendre la prudence ;  
 Je veux à mes neveux transmettre une puissance  
 Qui n'ait pour tout appui que sa propre grandeur,  
 Qui les fasse à jamais respecter du malheur.  
 On vient.... A leur aspect, je sens que ma colere  
 Combat plus foiblement & devient moins sévere.  
 D'où naît cette pitié?

SCENE II.

EUSTACHE, *un* CALAISIEEN, JEAN D'AIRE,  
*Le quatrieme* DÉVOUË, Soldats, Bourreaux,  
*Personnages précédens.*

EDOUARD.

**G**UERRIERS, approchez-vous,  
 Et pour servir ma haine irritez mon couroux.



EUSTACHE.

Seigneur , tant de fierté tiendrait de la foiblesse :  
La valeur est tranquille & simple avec noblesse.  
Qui brave son Vainqueur , & pense l'éblouir ,  
Lui-même se trahit . . . . il s'excite à mourir.

EDOUARD.

Sans doute ils rougiroient de me devoir la vie.  
Croyez-vous , de mon cœur , la clémence bannie ?  
Voilà ce préjugé trop offensant pour nous :  
Vous pensez donc qu'il n'est de vertu que chez  
vous ?

Braverez-vous toujours ma fureur vengeresse ?  
Jugez moi donc enfin.... Philippe & sa foiblesse....

EUSTACHE.

Epargnez-nous l'horreur de l'entendre outrager :  
Quand nous mourons pour lui , Seigneur , c'est le  
juger.

EDOUARD.

Ingrats , je vous entends : mais votre perfidie  
Veut en vain me forcer à lui porter envie.  
Que sçai-je ? la pitié l'eût peut-être emporté ,  
Leur rage insulte encore à mon trop de bonté.  
Edouard est-ce à toi de te montrer sensible ?  
Pour leur mieux ressembler , redeviens inflexible :  
J'allois , contre moi-même , agir en leur faveur ;  
L'offensé , du coupable , étoit le défenseur.  
C'en est trop , que chacun reprenne enfin sa place :  
Parlez au moins pour vous , demandez votre grace...

La fierté jusqu'ici vous a trop occupés.  
Il se tait.... que va-t-il me répondre?

## EUSTACHE.

Frappez.

Cette fausse bonté sert de masque à la haine,  
Et notre trop de gloire ici fait votre peine.  
Plus redoutable ami, que féroce vainqueur,  
Vous défendez nos jours pour perdre notre honneur.  
Nous connoissons vos mœurs; Prince, cette clémence

Tient trop de la vertu pour n'être pas vengeance.  
Ce seroit vous devoir le salut de Calais;  
Mais en bravant vos coups, nous craignons vos bienfaits.

Qu'ils doivent leur salut à notre seul courage,  
Vos dons sont un affront, vos bontés un outrage.  
A qui n'est point captif parle-t-on de rançon?  
A qui n'est point coupable offre-t-on le pardon?  
Donnez-nous cette mort que nos cœurs vous demandent;

Hâtez-vous de frapper, nos ayeux nous attendent.  
De leur sang & du mien, répandu dans ces lieux,  
Ecrivons leur devoir à nos derniers neveux.  
Les peres, de leurs fils, pour échauffer l'audace,  
En viendront avec eux reconnoître la place;  
Et nos noms répétés à ces Héros naissans,  
Seront les premiers noms connus de nos enfans.

## EDOUARD.

Sois content, ma colere est enfin ranimée,



Elle est par ce délai d'autant mieux rallumée ;  
Je n'offrois le pardon que pour mieux vous haïr.

EUSTACHE.

Tu ne fais en cela, cruel.... que m'obéir.

SCENE DERNIERE.

TALBOT, & les Personnages précédens.

TALBOT.

**P**AR excès de clémence, excusant leur audace ;  
La Reine par ma voix vous demande leur grace ,  
Seigneur ; mais leur pardon passe votre pouvoir.  
Vengez-vous : votre honneur vous en fait un devoir :  
Plus de délai pourroit à vos pieds la conduire ;  
A votre fermeté ses larmes pourroient nuire.  
Qu'il ne soit rien pour eux à vouloir opposer ,  
Pour elle à demander , pour vous à refuser.

EUSTACHE.

Nous ! supplier ! Talbot devroit mieux nous con-  
noître ;  
Acheve : tu nous fers , fois digne de ton Maître.

TALBOT.

Attends moins de ta mort un honneur immortel ,  
On meurt deshonoré quand on meurt criminel.

L'amour m'avoit séduit , j'adorois son épouse ;  
 Seigneur : victime hélas ! de sa fureur jalouse ,  
 L'objet le plus charmant , au printems de ses jours ;  
 Est mort en réclamant vainement mon secours.  
 Tigre , en portant si haut sa féroce constance ,  
 Ton ame à ses remords veut imposer silence ;  
 Mais cette ombre chérie emprunte ici ma voix.  
 Regarde : c'est en moi son vengeur que tu vois.  
 A ton dernier moment je nommerai Julie ,  
 Je te répéterai , tu meurs dans l'infâmie.

## EUSTACHE.

Epargne-moi , cruel ; falloit-il différer  
 Ce trépas glorieux pour mieux me déchirer ?  
 Eh ! n'as-tu point pitié de l'état effroyable ,  
 Où ta juste fureur réduit un misérable ?  
 Julie entends mes cris & vois couler mes pleurs ;  
 Je ne t'implore plus , chere épouse.... je meurs.  
 Mon ombre va bientôt s'élever vers la tienne ;  
 Souffriras-tu qu'alors un époux t'entretienne ?  
 Non , je t'ai trop donné sujet de me haïr :  
 Au-delà du trépas mon sort est de souffrir.  
 N'importe ; moins que vous elle sera cruelle :  
 Eh ! réunissez-nous , je l'entends qui m'appelle ;  
 Sans doute elle prendra pitié de mes douleurs ;  
 Et vous , vous triomphez par mes tristes malheurs.  
 Sa pitié suffiroit à ma douleur extrême ;  
 Malheureux ! je suis loin de prétendre qu'elle aime.

## EDOUARD.

Quel triomphe pour moi ! L'objet de mon courroux



Est moins le Citoyen que le coupable époux.  
A ma cause je joins celle de l'innocence :  
Je ternis votre mort, j'ennoblis ma vengeance ;  
Si Julie enfermée encor dans la prison ,  
Pouvoit devoir par moi la vie à leur pardon ,  
Tous seroient pardonnés ; de ses droits ma justice ,  
Bientôt à la vertu feroit le sacrifice.

## EUSTACHE.

Dieux ! comme le cruel se plaît à m'insulter !  
Eh ! terminez ma peine , est-ce assez l'irriter ?  
Tiran , qu'avec horreur en ton cœur je pénètre !  
Quand tu ne peux tenir , risques-tu de promettre ?  
Par degré à plaisir il accroît mes malheurs ,  
Et sa rage pourroit s'attendrir par des pleurs.  
Qu'attends-tu donc encor ? ordonne mon supplice.

## EDOUARD.

Oui , c'est trop différer.... Gardes , qu'on le faisisse :  
Qu'il meure.

*( Eustache est à genoux : un Soldat tient son épée nue  
dans l'attitude de le frapper. )*

## TALBOT.

Pour mon cœur que ce spectacle est doux !  
Ennemi trop farouche & trop coupable époux ,  
Le fer est prêt , mourez avec ignominie ,  
Moins en fils de Calais qu'en bourreau de Julie.  
La honte est , en mourant , ce que vous emportez ,  
Que ne vit-elle ?

*(Le quatrieme Dévoué, dans lequel on reconnoît  
Julie, jette ici son casque & se précipite entre  
Eustache & le Soldat armé.*

JULIE.

Eh bien ! Barbares, arrêtez.

EUSTACHE.

Quelle voix !...

JULIE.]

Cher époux.

EMILIE.

Ah ! ma fille !

JULIE.

Ah ! ma mere !

JEAN D'AIRE.

Que tu ré pares bien le crime de ton frere !

DE VIENNE.

Est-ce bien vous Julie ?

JULIE.

Ah ! Je n'ai pu, Seigneur,  
Voyant le fer levé commander à mon cœur.  
Je suivois les Soldats à qui je fus remise :  
Mon frere accourt vers eux, & sa vertu surprise,  
Se déguisant ma faute & plaignant mon malheur,  
Cherche



Cherche malgré les Loix à délivrer sa sœur.  
Le jour à peine alors commençoit à paroître,  
Les Soldats par respect le laisserent le maître,  
De m'embrasser au moins à l'instant de mourir;  
Mais il vient les combattre, ou plutôt les fléchir;  
Non, leur dit-il, Amis, une mort si cruelle  
Ne s'achèvera pas, ou je meurs avec elle.  
Percez avant mon sein, ce sein pour vous sacré,  
Qui tant de fois vous fut un rempart assuré....  
A ces mots éloquens leur ame est attendrie;  
L'un lui doit sa fortune & cet autre la vie.  
Ma faute, leur devoir, tout s'oublie; & leur cœur;  
N'entend plus que la voix de leur seul Bienfaiteur.  
Cet habit & leurs soins ont secondé ma fuite,  
Ses yeux encor en pleurs, le trouble qui l'agite,  
Tout parut un garant de mon malheureux sort,  
Et ses propres soldats ont publié ma mort.  
C'étoit à moi, Seigneur, de réparer son crime,  
Je venois à l'Etat remettre sa victime;  
Mais l'aspect d'un époux, qu'on alloit immoler;  
La parole d'un Roi me forcent de parler.  
Edouard, tiendrez-vous cette juste promesse?  
Ou devrai-je toujours un crime à ma tendresse?  
Vous ne répondez point : .. n'importe, pour l'Etat;  
Sans doute il suffiroit que l'on se dévouât.  
Tout est indifférent pour le sexe & pour l'âge,  
On est toujours trop fort, quand on a du courage.  
Tu voudrois, d'un époux, me séparer, Talbot,  
Et tout nous réunit; fais dresser l'échaffaut.  
Anime les Bourreaux, irrite encore ton Maître,  
A ce nouvel effort, tu dois me reconnoître,

La mort m'est un bienfait.

EMILIE.

Non, tu ne mourras pas :  
Ma fille, c'est à moi qu'appartient ce trépas.  
Puisqu'enfin à mourir une femme est admise,  
A l'emporter sur toi, l'équité m'autorise.  
Mes reproches ont fait autant contre l'Anglois,  
Que les coups des Guerriers, Défenseurs de Calais ;  
Laisse-moi recueillir ce prix de mon courage :  
Ta valeur m'est contraire, & ta pitié m'outrage ;  
Ma fille souviens-toi de tes fils innocens,  
Ta Gloire est de former les cœurs de tes enfans.

JULIE.

Vous m'avez trop appris comme on doit être mere.  
Il ont pour eux leur nom & les faits de leur pere ;  
Nés d'un sang valeureux, nés au sein des combats,  
Ils seront trop heureux, ils seront bons soldats.

EMILIE.

Combien ta fermeté te rend ingénieuse !

JULIE.

Pour céder cette mort, elle est trop glorieuse.

EMILIE.

Crains-tu de m'illustrer ?

JULIE.

Voulez-vous m'abaisser ?



EMILIE.

Je prétends l'emporter.

JULIE.

Voudrois-je y renoncer ?

EDOUARD.

Dieux ! qu'entends-je ? Quel trouble en mon ame  
attendrie ?

Heureux Philippe ! ô France ! ô superbe ennemie !

Talbot , que de vertus ! malgré moi je les hais.

Qu'ils me deviendroient chers ! que ne font-ils  
Anglois !

EMILIE

François , il a pâli : comme il se sent coupable !

Frappe , Edouard : ta honte & nous vange , & t'ac-  
cable.

Je dois suivre mon fils.

JULIE.

Et mon époux m'attend :

Ne nous séparez point dans cet heureux instant.

EMILIE.

Cieux ! c'est trop de faveurs : tout mon sang me  
ressemble.

Eh bien ! cruels , frappez : nous mourrons tous en-  
semble.

Et la mere , & le fils , & le frere & la sœur

N'auront qu'un même sort , ainsi qu'un même cœur.

E ij

Cruel Talbot, pourquoi gardes-tu le silence?  
Qui vas-tu réunir?

TALBOT *tombant aux genoux d'Edouard.*

L'Angleterre & la France:  
Trop braves ennemis.... Je veux être, Seigneur,  
Leur appui près de vous & leur admirateur.  
Même, en mourant, sur nous remporter la victoire!  
Leur abandonnez-vous tous les genres de gloire.  
Tant de vertus ont droit de vaincre & d'étonner.  
Qu'avez-vous résolu, Seigneur?

EDOUARD.

De pardonner.

*[Fin du cinquieme & dernier Acte.]*





## NOTES HISTORIQUES, SUR LE SIEGE DE CALAIS.

*Page neuf, vers dix-neuvième.*

**I**L vainquit les François aux plaines de Crécy, &c. L'Angleterre livrée aux dissensions domestiques sous le foible & malheureux *Edouard II*, avoit pris une nouvelle existence sous son fils *Edouard III*. *Philippe de Valois*, son rival, éprouva dans sa rivalité à peu près le même sort qu'éprouva depuis *François Premier*, en résistant à *Charles quint*. *Philippe* avoit plus de vertus, *Edouard* avoit plus de talens. L'impénétrable politique du Monarque Anglois lui assura une supériorité toujours soutenue contre le Monarque François, qui avoit toute la droiture & la franchise d'un loyal Chevalier. Les mœurs étoient alors grossières, les vices effrenés; les Citoyens commençoient à n'être plus sers; mais le commerce n'en étoit pas plus florissant, on étoit indigent & fastueux. *Louis XI*, n'avoit point encore mis les Rois hors de page. Les Monarques François renouvelloient sous chaque regne, ce qu'alors faisoit voir le redoutable *Edouard*. Il étoit Vicaire du foible *Louis de Baviere*, & le Vicaire soudoyoit son Empereur. La Nation Angloise n'étoit point même aussi éclairée que sa rivale; mais ses alliances avec la Flandre, & le commerce de ses laines, si nécessaires aux Manufactures de *Bruges* & de *Gand* fournissoient de tems à autres des ressources d'argent. *Edouard* n'étoit point religieux sur le fait de l'honneur; mais il étoit grand guerrier & grand politique. Il achetoit à son service tous les Seigneurs François que leur luxe & leurs dépenses avoient mis hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Dans cette journée sanglante, où tant de Noblesse François fut égorgée, dans cette bataille de *Creçy*, si

fatale à *Philippe*, si glorieuse à *Edouard*, plus d'un Seigneur François combattoient sous les bannieres de l'Anglois. Dans toutes les marches, dans tous les campemens qui précéderent cette triste journée, *Philippe* ne put faire un pas sans que son ennemi le prévint; il étoit trompé par ceux même qui lui paroissoient le plus fideles.

*Ibid.* vers septième.

Oui, du Comte d'Harcourt, &c. Le célèbre & coupable *Robert d'Artois*, Comte de Beaumont, avoit donné un exemple qui ne fut que trop suivi. Il avoit porté la flamme & le fer au sein de sa Patrie, & ravagé les pays qu'il eût dû défendre. Son ambition fut la cause de tous ses malheurs & de tous ses crimes. *Robert II.* Comte d'Artois, de son mariage avec *Amicie de Courtenay*, avoit eu deux enfans, *Philippe* & *Mahaud*. *Philippe* épousa *Blanche de Bretagne*. De ce mariage naquit *Robert*, & celui-ci étoit encore en bas âge, quand son pere *Philippe* mourut. Après le décès du Comte *Robert*, sa fille fut mise en possession au préjudice de son petit-fils, parce que la représentation n'ayant pas lieu, la Comtesse se trouvoit plus proche d'un degré. *Robert* intenta procès & le perdit. Une femme nommée *Divion*, pour se venger de la Comtesse *Mahaud*, engagea son neveu à produire de faux titres, leur fausseté fut reconnue: la *Divion* brûlée, le Comte condamné comme faussaire se retira en Angleterre.

Le Comte d'Harcourt l'imita; il fut Maréchal Général d'*Edouard*; il alluma lui-même les flambeaux qui mirent alors la Normandie en cendres. Ayant trouvé sur le champ de bataille le corps de son frere tué à la bataille de *Crecy*, la nature en lui vengea le Patriotisme. Il vint depuis, la corde au col, se jeter aux genoux de *Philippe* & demander un pardon qu'il obtint; mais les maux dont il fut l'Auteur, n'en n'avoient pas moins dévasté une des plus belles Provinces du Royaume. En lisant l'histoire du Comte d'Artois, on croit lire l'histoire du



Connétable de Bourbon , avec cette différence , que Bourbon étoit un Héros malheureux , & que Robert étoit un illustre criminel ; mais les suites furent les mêmes ; voilà comme à quelques circonstances près, les crimes ou les fautes des hommes se renouvellent sans cesse.

*Page sept , vers vingt-quatrième.*

*Trop de nos Citoyens séduits par votre adresse , &c.* Edouard , vainqueur à Crécy , voulut profiter de sa victoire en mettant le siège devant Calais. Il l'investit au mois de Septembre ; des fortifications redoutables, une garnison nombreuse , un Gouverneur intelligent & brave rendoient ce siège une entreprise digne du courage d'Edouard.

Jean de Vienne étoit le Héros chargé de défendre & de conduire ce peuple de Guerriers. La Place fut investie , & le crime trop commun alors de trahir son Maître hâta encore sa prise. Les Entrepreneurs , chargés par le Roi de faire passer des vivres à Calais , détournoient à leur avantage les sommes qui leur avoient été confiées , ou séduits par Edouard , lui vendoient pour leur compte les vivres destinés à nourrir les défenseurs de leur Patrie. Le sort de Philippe étoit d'être trahi sans pouvoir à peine soupçonner les traitres.

*Page quatorze , vers vingt-quatrième.*

*La race des Héros est féconde en vengeurs , &c.* La Ville de Calais ne fut reprise qu'en 1558 ; ainsi elle resta deux cens dix années au pouvoir des Anglois. Ce fut François, Duc de Guise , qui , pour profiter d'une suspension d'armes , ( car on ne peut nommer que de ce nom une paix donnée par Catherine de Médicis , entre les Protestans & le Ministère , ) proposa de faire ce siège. Ainsi cette Ville resta plus de deux cens ans au pouvoir des Anglois.

*Ces champs seront-ils donc d'autres champs de Crécy? &c.*  
 Cette journée de Crécy est une de celles qui furent le plus funestes à la France. Il y périt trente mille combattans. La fureur aveugle du Comte d'Alençon, & la coutume trop ordinaire alors de se battre, précisément pour le plaisir de porter des coups, furent les deux causes de la perte affreuse que la France fit en ce jour. Nombre de noblesse y fut égorgée; cette bataille fut le premier pas dans la carrière de la gloire pour ce Prince Noir, fils d'Edouard, qui a laissé de lui un nom si célèbre, quoiqu'il soit mort à la fleur de son âge. C'étoit ce même d'Harcourt dont j'ai parlé plus haut, qui, avec un Warwick lui servoient de guides dans cette bataille. Elle se donna le samedi 25 Août 1346.

*Les injustes decrets d'un Sénat insensé, &c.* Quand Philippe de Valois monta sur le trône, il eut pour concurrent Edouard III, Roi d'Angleterre; celui-ci étoit fils aîné d'Isabelle de France, sœur des trois derniers Rois Prédécesseurs de Philippe. Valois n'étoit que fils aîné de Charles de France, leur oncle paternel. Edouard ne savoit trop comment appuyer ses prétentions, car s'il recusoit la Loi Salique, alors il étoit exclu du trône, puisqu'il y avoit des hoirs féminins, beaucoup plus proches du trône que lui; s'il l'appliquoit aux femmes seulement à cause de la foiblesse de leur sexe, mais non pas à leurs descendans, il se trouvoit encore des Princes plus proches parens que lui des derniers Rois. Il envoya cependant à Paris des Ambassadeurs en 1328, qui plaiderent sa cause à la Cour des Pairs devant tout le Baronnage assemblé; mais on n'eut aucun égard à ses demandes, & Philippe fut déclaré Roi de France. Edouard assembla un Parlement dans Northampton, & s'y plaignit amèrement de ce jugement, il n'en prit pas moins le titre



de Roi de France. De tous les Seigneurs François celui qui aida plus Philippe de Valois de son crédit, de son éloquence & de son zele infatigable, ce fut ce même Robert d'Artois, son beau-frere, qui depuis se donna à Edouard. Robert croyoit pouvoir tout espérer d'un Prince à qui il se flattoit d'avoir assuré une couronne. Philippe naturellement violent permit que le Comte lassât sa patience. Mais enfin il fallut le juger & le condamner. Robert crut pouvoir tout se permettre contre un Prince qu'il croyoit ingrat & qui n'étoit que juste, tant les hommes connoissent peu les loix de l'amitié & la véritable reconnoissance. Edouard l'attira à son service; il y avoit de l'adresse à se prétendre Roi de France; c'étoit donner un prétexte aux mécontents, qui pouvoient en chercher un au moins excusable: mais que dire des Successeurs d'Edouard, qui ont conservé ce titre?

*Scene dernière.*

*Tout est indifférent pour le sexe & pour l'âge, &c.* Dans une Chartre de la Ville de Calais de l'année 1348. Il est expressément marqué que la femme d'Eustache de Saint-Pierre voulut se dévouer avec son mari. Il n'est point indigne de la majesté de l'histoire de remarquer que les deux sexes alors montrèrent une égale valeur. Ce fait trop ignoré méritoit d'être consacré: que n'est-il possible que ma piece soit comme celles de nos grands Maîtres, un monument pour la postérité! Les Citoyennes de Calais chérissoient sans doute, l'Auteur Citoyen, qui, dans un même ouvrage, auroit consacré leur gloire & celle de leurs époux.

Comme je finissois ces notes, un Amateur m'a fait remarquer que dans un Ouvrage intitulé, *Ambassades de MM. de Noailles*, on lisoit que François de Noailles, Evêque d'Acqs, avoit été cause de la prise de Calais sur les Anglois. Ce Prélat, en revenant d'Angleterre, débarqua à Calais: il en examina secrettement les fortifications, fit son rapport de ce qu'il avoit remarqué de foi-

ble dans les fortifications , à *Senarpont* , Gouverneur de *Bologne* , engagea celui-ci à se déguiser pour aller vérifier lui-même l'état de la Place , & ne fut pas plutôt arrivé à la Cour , qu'il fit résoudre le siege de cette Place sur les Mémoires qu'il avoit rédigés , & contre l'avis des plus fameux Capitaines.

Cette anecdote curieuse , appuyée de tous les témoignages qui assurent son authenticité , est trop glorieuse à l'illustre Maison , dont elle augmente la gloire , pour avoir négligé de l'insérer dans mon Ouvrage. Heureuse cette Maison dont on peut compter sous chaque regne les Guerriers , les Négociateurs ou les Prélats célèbres , & dont les services rendus , tant à la Religion , qu'à la Nation en général , & au Prince en particulier , sont comme un patrimoine qui , depuis plus de sept siècles , se perpétue de génération en génération.

*Fin des Notes historiques.*





---

 APPROBATION.

**J** A I lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier les *Décis François*, ou le *Siege de Calais sous Philippe VI*, Tragédie par M. DU ROZOI, précédée d'une Préface. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 24 Mars 1767.

DELAGARDE.

---

## PRIVILÈGE DU ROI.

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Du Rosoy, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *Le Siège de Calais, Tragédie de sa composition*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles Vous MANDONS & enjoignons, de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. V O U L O N S qu'à la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COM-MANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dixième jour du mois de Juin l'an mil sept cent soixante-sept, & de notre regne le cinquante-deuxième.

Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 1352. Fol. 230. conformément au Règlement. A Paris, ce 19 Juin 1767.*

GANEAU, Syndic.



